

UNE PELLETÉE DE CHARBON



Je ne connais pas de jouissance comparable à celle que l'on éprouve, pendant une froide soirée d'hiver, lorsque assis dans un moelleux fauteuil, devant une vaste cheminée où brûle, en pétillant, un monceau de charbon de

terre, on entend au dehors fouetter contre les vitres des tourbillons de neige, poussés par la rafale qui hurle d'une voix lugubre. — Oh ! qu'il fait bon chez soi ! — Comme l'on s'enforce dans son fauteuil, tout en plaignant ceux qui sont dehors à pareille heure, ou qui n'ont pas de quoi se chauffer par un pareil temps, et comme l'on sent d'autant mieux le prix de son bien-être, que l'on se représente les souffrances de ceux qui en sont privés !

Telles étaient précisément mes impressions un certain soir d'hiver, où la tempête faisait rage au dehors. — Tout en jouissant de cette bienfaisante chaleur, je suivais des yeux les petites flammes bleues qui dansaient au bout d'un jet de gaz, ou j'étudiais les formes fantastiques que dessinaient, en se consumant, les charbons embrasés. — Tantôt c'était un dragon à la gueule béante, tantôt un mendiant de Callot, un clocher, une tête de chien ; puis, tout s'écroulait ; c'était alors l'image du chaos. — De rêverie en rêverie, j'en vins à réfléchir sur la nature de cette pierre noire, de ce minéral singulier, qui, depuis un demi-siècle, a révolutionné l'industrie humaine, et dont l'importance est devenue telle aujourd'hui, que, par la quantité de houille que consume un pays, l'on peut juger de sa prospérité et de sa puissance. C'est qu'en effet, dans un morceau de charbon de terre se trouvent renfermés les agents les plus puissants que l'homme ait jamais eus à sa disposition. C'est d'abord le calorique qui chauffe nos habitations, fait cuire nos aliments, fond tous les métaux, calcine les pierres ; c'est le gaz combustible dont la lumière supplée à celle du soleil pendant la nuit ; puis encore une foule de produits précieux que l'industrie et la médecine retirent de sa distillation. Quelle est la femme qui ne connaît ces belles et solides couleurs d'aniline, qui sous les noms de Magenta, Solferino, Havane, ont déjà fait le tour du monde avec les nouveautés de Lyon et de Paris ? — Eh bien, ces belles couleurs proviennent de la distillation du goudron de la houille. — Au-dessus de mon foyer est suspendue la bouilloire qui contient l'eau destinée à faire le thé. — L'eau bout, grâce à la chaleur que

produit la combustion de la houille, et un jet de vapeur s'élance en soulevant le couvercle. Ce fut un semblable spectacle qui inspira à Denis Papin, en 1590, la seconde idée d'appliquer la vapeur comme force motrice. Que de choses je distingue dans ce nuage de vapeur ! ce sont les plus puissantes machines, accomplissant, comme en se jouant, des travaux au-dessus des forces de l'homme ; ce sont des navires courant contre vents et marées, et traversant l'Atlantique en quelques jours ; c'est la locomotive traînant à sa suite des milliers de voyageurs, d'énormes masses de marchandises, et parcourant des centaines de lieues en quelques heures. — Voilà ce que peut produire cette pierre noire que le laboureur rejetait de son champ avec dépit, et dans laquelle le hasard a fait découvrir tant de propriétés merveilleuses, tant de richesses cachées.

Mais d'où vient cette pierre noire ? qui, le premier, l'a découverte ? — Voici ce que rapporte à ce sujet la légende flamande, telle au moins que me l'a contée un vieux mineur de la province de Liège.

En l'an de grâce 1049, vivait pauvrement dans un faubourg de la noble ville de Liège, un forgeron nommé Hullos. — Il habitait avec sa femme et trois enfants une masure délabrée où, malgré le feu de la forge, le vent et la neige faisaient, pendant les longues nuits d'hiver, greloter ses habitants. — Il est vrai que la forge chômait souvent depuis quelque temps. — Ce n'est pas que le pauvre Hullos fût paresseux et reculât devant la besogne ; mais tantôt c'était le travail qui manquait, tantôt c'était le bois nécessaire pour alimenter la forge. — L'année avait été fort dure ; la famine, qui désolait depuis près de trois ans l'Allemagne et la France, s'étant fait ressentir jusque dans la Flandre, le pain était hors de prix et le bois fort cher ; de sorte que les pauvres gens étaient soumis à de rudes épreuves, malgré la bienfaisance du digne évêque Wazon, gouverneur de la province, qui avait consacré une grande partie de sa fortune à soulager la misère de ses sujets. D'ailleurs, le forgeron Hullos, fier de son titre de citoyen liégeois, était de ceux qui aiment mieux souffrir la faim en secret que de faire connaître publiquement leur misère.

Or, le 1^{er} novembre de ladite année, jour de la Toussaint, le pauvre Hullos, qui avait fort mal dormi, tant parce qu'il s'était couché la veille le ventre vide, que par suite des criaileries de ses enfants et des reproches acerbes de sa femme, se leva au premier coup de l'angelus, bien qu'il fit encore, par les rues,

noir comme dans un four, et se rendit, sans lanterne, à l'église Saint-Paul, pour faire ses prières devant la chaise de saint Lambert, son patron, et implorer son assistance. — Hullos entra dans la chapelle, où il se trouva seul, malgré la solennité du jour; il s'agenouilla dévotement sur la pierre, pria avec ferveur, et, persuadé que le grand saint qui avait déjà tant fait de miracles, daignerait manifester, encore au moins une fois, sa puissance en sa faveur, il sortit de l'église tout réconforté, pour se rendre chez le juif Zacharie, qui prêtait sur gages au taux vraiment raisonnable de 1 pour 100 par jour, c'est-à-dire de 365 pour 100 par an. — Le mont-de-piété n'existait pas encore à cette époque, et ceux qui avaient besoin d'argent s'estimaient encore fort heureux d'en trouver à de semblables conditions. — Il y avait bien une petite difficulté; c'est que le brave forgeron n'avait plus rien à mettre en gage, et que le juif Zacharie était bien le plus dur et le plus intéressé de tous les descendants des douze tribus. — Mais Hullos avait confiance en saint Lambert, et se disait qu'après tout, s'il avait eu un gage à donner à Zacharie, l'affaire eût été toute seule, et n'aurait pas eu besoin de l'intervention miraculeuse de son saint patron. — Cependant, à mesure qu'il approchait de la maison du juif, sa confiance diminuait, et lorsqu'il fut arrivé à la porte, ce ne fut pas sans hésitation qu'il souleva le marteau. — Il frappa un coup modeste et attendit, répétant en lui-même ce qu'il pensait devoir dire pour attendre le prêteur sur gages. — Un bruit de ferraille, de grincements de clefs et de verroux arriva jusqu'à lui, et, bientôt après, s'entrouvrit dans le haut de la porte un petit judas, où parut le long nez jaune et crochu de l'usurier.

« Ah! c'est toi, Hullos, — dit Zacharie, qui avait reconnu dans le forgeron une de ses pratiques, — et que me veux-tu? »

— Maître, — dit le citoyen de Liège, en le saluant jusqu'à terre, car il voulait le bien disposer en sa faveur, j'ai un petit service à vous demander.

— Un petit service? — dit le juif en grimaçant un sourire, — oui, oui, je sais, tu viens encore m'emprunter de l'argent. Et à ton est-ce gage?

— Mon gage? très-honoré maître Zacharie, je n'apporte pas de gage; mais... — et il hésitait en faisant tourner entre ses doigts son gros bonnet de laine.

— Pas de gage! Tu n'as pas de gage, et tu oses venir me demander de l'argent? — dit le juif indigné. — As-tu donc déjà oublié que j'ai à toi un tas de guenilles sans valeur, et que je perdrai mon argent si tu ne les retires pas? »

Le forgeron fut humilié de ce que lui disait le juif; cependant il n'en laissa rien paraître et fit une nouvelle tentative pour l'émouvoir :

« Bon père Zacharie, — lui dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce, — je retirerai mes gages au terme convenu et vous en payerai l'intérêt, soyez-en sûr; mais prêtez-moi encore quelques angelots pour acheter du bois, j'ai de l'ouvrage pressé, et je ne puis le terminer sans cela. Dès que j'en serai payé je vous apporterai l'argent, mon bon père Zacharie.

— Oui, oui, — grommela le juif, — je suis le bon père Zacharie, le très-honoré maître, quand je prête de l'argent, et lorsque j'en refuse, je suis le chien de juif, le Judas. Eh bien, mon garçon, apporte-moi un

bon gage, sinon tu n'auras pas un ass. — Et disant cela, il referma brusquement son petit guichet. »

Le pauvre Hullos était atterré.

« Méchant usurier, — dit-il en levant le poing vers le guichet, — je te conseille de ne jamais venir mettre ton nez de perroquet entre mon marteau et mon enclume. — Mais, j'aurais dû m'y attendre, se dit-il, même un saint serait impuissant à toucher ce cœur sec. — Et jugeant inutile de faire une nouvelle tentative pour attendre le juif, il reprit tristement le chemin de son pauvre logis. »

Il s'en allait ainsi, les mains dans les poches et son gros bonnet de laine tiré sur les oreilles, car il faisait ce jour-là un véritable temps de Toussaint, lorsqu'en passant devant la maison de son voisin, le brasseur Van Broeck, il vit à travers les vitres, rougies par le reflet d'un bon feu, plusieurs de ses concitoyens attirés joyeusement autour de grands pots d'étain que couronnait une mousse épaisse. — Le pauvre Hullos n'était pas envieux; mais il ne put s'empêcher de jeter un regard de convoitise, à travers les vitres, dans cette salle où tant d'autres avaient chaud, buvaient et mangeaient, tandis que lui avait les membres transis et le ventre vide. Il allait s'éloigner, lorsqu'une voix l'appela par son nom. — C'était maître Guyp, le marchand drapier, qui, sur le point d'entrer dans la brasserie, et l'ayant vu regarder aux vitres, l'invitait à venir vider un gobelet de bière. — Le premier mouvement de Hullos fut de refuser; moitié par honte de prendre un plaisir que ne partagerait pas sa famille, moitié peut-être par crainte d'être vu par sa femme, dont il avait, entre nous, un peu peur. Mais le drapier insista, et le forgeron, en véritable Liégeois qu'il était, ne savait pas résister à l'attrait d'un verre de bière. Il suivit donc maître Guyp dans la salle; et se sentit tout ragaillardir par la douce chaleur du foyer et le parfum enivrant du houblon. — Hullos était bon compagnon et estimé de ses concitoyens, malgré sa pauvreté; ce fut à qui trinquerait avec lui. Tout en causant des affaires du temps, surtout de la querelle entre Henri III d'Allemagne et Henri I^{er} de France, et de la part qu'y pourrait prendre le seigneur évêque de Liège, on mangeait des grillades de porc salé, qui, jointes à la politique, entretenaient la soif et faisaient apprécier la bière; l'on vidait des schoppen et des moss, que c'était une bénédiction !

Le brave Hullos, qui depuis longtemps n'avait pas été à pareille fête, en absorbait sa large part. Il se trouvait fort à son aise en ce lieu, et semblait avoir oublié ses tribulations et le juif Zacharie, peut-être même ne se souvenait-il plus qu'il avait une femme et des enfants qui, fort probablement, étaient moins à leur aise que lui. Quoi qu'il en soit, lorsque le forgeron se rappela qu'il n'était pas là chez lui, l'heure était déjà fort avancée, car il faisait sombre. — Hullos se leva un peu moins facilement qu'il ne s'était assis, donna force poignées de main à la ronde pour payer son écot, et prit instinctivement le chemin de sa demeure. — Comme il marchait d'un pas grave, la pluie fine et froide qui tombait lui eut bientôt rafraîchi la tête; peu à peu le souvenir de sa femme et de ses enfants lui revint, et avec lui le sentiment de sa misère. — Il s'arrêta tout à coup, se frappa sur le front, et se dit à lui-même : Eh quoi, père dénaturé! époux indigne! tu te réjouis, tu fais

bombance, tandis que ta femme et tes enfants meurent de faim et de froid ! Et sous l'empire des fumées de la bière, poursuivant cette idée fixe, comme il arrive souvent aux gens ivres, il en vint à se persuader qu'il était en réalité l'assassin de sa femme et de ses enfants. — Saisi d'une vertueuse indignation, il se frappait la tête du poing, en se prodiguant les reproches les plus amers, et, s'animant de plus en plus, son horreur contre lui-même en vint à ce point, que se jugeant indigne de vivre après un semblable forfait, il décida tout simplement de s'aller jeter à l'eau.

La chose était malheureusement facile, Liège étant située à l'embouchure de deux rivières, la Meuse et l'Ourthe. — Il n'avait donc que l'embarras du choix ; ce qui ne l'arrêta pas un seul instant. — Il se dirigea en hâte vers le pont des Arches, l'une des merveilles de Liège à cette époque, et dont les lourdes piles éperonnées avaient été construites, dit-on, par Ogier le Danois, l'un des compagnons de Charlemagne. Arrivé sur le pont, il considéra d'un air mélancolique la Meuse, qui roulait, à une assez grande profondeur, ses eaux bourbeuses, et il allait enjamber le garde-fou, lorsqu'il s'entendit appeler distinctement par son nom. — Étonné, il s'arrêta une jambe en l'air, tourna la tête, et vit à quelques pas de lui, malgré l'obscurité, un vénérable vieillard dont la longue barbe descendait jusqu'à la ceinture et brillait d'un éclat argenté. Il avait la tête nue, garnie de rares mèches de cheveux blancs et était vêtu d'une longue robe blanche. Il tenait la main droite levée à la hauteur de son front et l'index tendu comme pour réclamer un silence que Hullos n'était nullement disposé à interrompre.

« Je suis saint Lambert, dit-il d'une voix claire et intelligible. — Saint Lambert que tu as si souvent invoqué. »

A ces mots Hullos joignit les mains en se laissant tomber sur ses deux genoux ; et le saint continua :

« Renonce à ton projet. — Ta femme et tes enfants sont d'ailleurs pleins de vie et ont besoin de toi. — Va à la montagne voisine où demeurent les moines ; là tu trouveras un tas de neige, creuse dessous hardiment ; à quelques pieds tu rencontreras une pierre noire et brillante qui est très-propre à chauffer le fer. — Va donc en paix et ne pêche plus. » — Puis, étendant la main vers lui, comme pour le bénir, le vieillard disparut.

Hullos, qui avait complètement recouvré sa raison, reprit en toute hâte le chemin de sa demeure. — Il rentra sans bruit, se gardant bien de réveiller sa femme, et, s'armant d'une lanterne, d'une pioche et d'un sac, il se rendit sur l'heure à la montagne au sommet de laquelle s'élevait le couvent des moines.

Une chose l'embarrassait, c'était le tas de neige ; car il n'en était pas encore tombé ; mais, persuadé qu'un saint ne saurait se dérouter pour mystifier un chrétien, il chercha la neige annoncée. Il la trouva, se mit avec ardeur à l'ouvrage ; et, au bout de deux heures de travail, il avait rempli son sac de blocs d'une pierre noire et luisante, fort lourde. — Courbé sous le poids, il regagna péniblement sa demeure. — A peine arrivé, il alluma sa forge ; y jeta sa pierre noire, et resta émerveillé de la chaleur que dégagait le nouveau combustible. — Il passa le reste de la nuit en contemplation devant ce bon feu, son-

geant au moyen de tirer parti de sa merveilleuse découverte. — Au matin, sa femme en s'éveillant avait commencé par le quereller d'importance ; mais il l'avait bien vite apaisée en lui racontant, avec quelques restrictions, ce qui lui était arrivé la veille.

Hullos demanda et obtint une audience du Seigneur Evêque, qui, en faveur de son saint patron, lui accorda la concession de tous les gisements de pierre noire qu'il pourrait découvrir et exploiter sur le territoire de Liège. — Bientôt l'usage de ce minéral se répandit sous le nom de charbon de terre, et plus tard il prit celui de *houille*, du nom de son inventeur. — En quelques années, le pauvre Hullos devint assez riche pour pouvoir forger lui-même, pour son saint Patron, une chaise toute en or, qui passa pour une merveille.

Telle est la légende de la découverte de la houille, d'après laquelle la province de Liège serait la première qui aurait connu ce précieux minéral et en aurait fait usage. Et cela paraît assez naturel, si l'on songe que les Liégeois ne marchent, à proprement parler, que sur une immense houillère.

Les Anglais ont cependant revendiqué la découverte de la houille, se fondant sur un acte de concession qui remonterait à la moitié du neuvième siècle. — Quoiqu'il en soit, les premiers exploitants seraient bien étonnés s'ils pouvaient voir l'importance qu'a prise de nos jours cette pierre noire, que l'on appelle aujourd'hui *pain quotidien de l'industrie*.

Mais beaucoup de personnes font usage de ce précieux combustible sans se douter, peut-être, du prix auquel on l'obtient, et n'imaginent pas les peines, les travaux, les dangers qu'entraîne son extraction. Quelques détails à ce sujet ne manqueront sans doute pas d'intéresser nos lectrices.

On donne le nom de terrain houiller à cette portion de l'écorce terrestre au sein de laquelle se trouve répandue la houille. — Ce terrain consiste en couches de grès grisâtres, entremêlées de schistes, et atteignant souvent plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. — C'est au milieu de ces couches que se trouvent intercalés, à diverses profondeurs, les bancs de houille. — Ces bancs sont rarement isolés ; un même terrain en renferme ordinairement un certain nombre qui sont parallèles et séparés par des couches de grès ou de schiste. — Leur épaisseur varie de 5 centimètres à 40 mètres. — Le terrain houiller est rempli d'empreintes de plantes fossiles, et ces plantes, qui appartiennent à des familles dont les espèces n'ont aujourd'hui que de faibles dimensions, telles que les fougères, les lycopodes, les prêles, etc., atteignaient, à cette époque, des proportions gigantesques. — Ces empreintes sont un des principaux caractères auxquels on reconnaît le terrain houiller. — Lorsqu'on a reconnu le terrain houiller, il faut encore s'assurer qu'il renferme des couches de houille exploitables, connaître leur nombre, leur puissance et la profondeur des puits qu'il faut creuser pour les atteindre. — C'est ce qu'on fait au moyen de plusieurs trous de sonde. Lorsqu'on a reconnu la position des couches de charbon ainsi que leur épaisseur, on arrive à la couche que l'on veut exploiter, par un puits de 4 à 5 mètres de diamètre ; et, à mesure que l'on avance, on le muraille en briques, c'est-à-dire que l'on commence ces puits par où l'on finit les puits ordinaires, par la margelle.

Lorsqu'on est enfin parvenu au point que l'on veut exploiter, on y construit les fondements du puits, c'est-à-dire une grande salle voûtée, d'où partiront, dans diverses directions, les galeries d'exploitation.

Ne vous imaginez pas qu'il est ici question de 15 à 20 mètres de profondeur, comme les puits ordinaires; les moindres puits de mines ont 60 à 80 mètres; d'autres 100, quelques-uns jusqu'à 200 et 300 mètres.

Lorsque le puits principal est terminé, il est encore nécessaire d'en creuser un second, dit *puits d'aérage*.

— On comprend qu'au fond de ces mines, l'air serait bientôt vicié par la combustion des lumières, la respiration des ouvriers et l'acide carbonique ou l'hydrogène carboné qui s'échappe de l'intérieur du charbon, si l'on n'avait soin de déterminer dans l'intérieur de la mine un courant d'air suffisant pour délayer et entraîner ces gaz au dehors, au fur et à mesure qu'ils se dégagent, au moyen de machines aspirantes, ou même d'un foyer placé au fond du puits d'aérage. — On perce ensuite une galerie qui joint les pieds de ces deux puits, et une autre galerie horizontale, dite galerie d'allongement, qui, partant du fond du puits principal, s'étend jusqu'aux limites du champ d'exploitation, en suivant toujours la direction de la couche. — Ces galeries sont assez hautes pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, et assez larges pour le passage d'un chariot attelé d'un ou de plusieurs chevaux.

Alors commence le travail des houilleurs, qui sont en même temps les plus intrépides et les plus malheureux des hommes. — Arrivés au fond du puits, ils se transforment véritablement en taupes ou en blaireaux; c'est-à-dire qu'après avoir pénétré dans le sein de la terre, il faut qu'ils s'ouvrent des routes pour aller fouiller ses veines. — Les houilleurs attaquent les couches de charbon de terre, s'y creusent un trou comme ils peuvent, l'élargissent, le haussent et n'épargnent rien pour se mettre dans la position la moins gênante, mais celle qui l'est le moins, l'est toujours extrêmement. Ils la trouvent commode lorsque, couchés sur le côté gauche, ils peuvent, en pliant le cou, tenir le marteau de la main droite et s'en servir. — Le beau idéal pour eux est de pouvoir travailler assis. — Ils avancent de cette manière, tant que la veine fournit, et creusent de tortueux couloirs où l'on ne peut marcher que courbé en deux; il en coûterait trop de les percer plus spacieux. — Ces couloirs souterrains ont parfois un kilomètre et plus de longueur; de sorte qu'avant d'arriver à l'endroit où le travail s'est arrêté la veille, les ouvriers ont à parcourir, matin et soir, tout ce trajet sur les genoux et sur les mains, et l'on a vu dans quelle posture ils travaillent — Il leur est donc impossible, pendant qu'ils sont à l'ouvrage, de se mettre debout, et ils ne peuvent se reposer qu'assis par terre ou couchés sur le dos.

A mesure que les houilleurs coupent les blocs de charbon, leurs enfants, les seuls compagnons qu'ils aient dans ce noir séjour, les voient sur le bord de la veine. — A peine ces enfants ont-ils atteint l'âge de huit à dix ans, qu'on les descend dans les fosses. — De là, la houille est transportée sur de grands chariots, traînés par des chevaux, qui la conduisent sous l'ouverture du puits d'extraction, d'où

elle est tirée par de grandes grues ou par des machines à vapeur.

Lorsqu'on plonge ses regards dans ces puits, ils offrent un aspect effrayant par leur profondeur et par l'obscurité qui y règne. Tout le monde travaille, en effet, dans ces immenses cités souterraines, presque au milieu des ténèbres. C'est à peine si l'on peut distinguer les travailleurs à quelques mètres de distance. — On ne voit marcher dans le lointain que des lueurs pâles et ternes, produites par les lampes dont chaque mineur est armé, et qui semblent voltiger dans l'air comme des feux follets. — La voix est étouffée au milieu du bruit des chariots et du cliquetis des chaînes, répercutés sous ces voûtes basses. — Tout cela représente à l'esprit l'idée d'un séjour infernal; et lorsqu'on voit les mineurs, à leur sortie, s'élançant de leurs paniers sur le sol, pères et enfants, portant chacun une lanterne et tout couverts d'un mûchage si noir, que nos charbonniers seraient des modèles de blancheur à côté d'eux, on peut facilement, avec un peu d'imagination, se figurer des diables sortant de l'enfer. Pauvres diables, en effet, car leur gain n'est nullement proportionné à leur pénible travail, et cependant la conquête de ces trésors qu'il faut arracher aux entrailles de la terre n'est pas seulement laborieuse, elle est encore accompagnée de très-grands dangers. — Sans parler des chutes horribles qu'ils ont sans cesse à éviter, quand ils descendent ou montent le long de leurs échelles verticales, suspendus au-dessus de l'abîme, où un vertige, une crampe, une distraction peut à chaque instant les précipiter. — Sans parler de l'asphyxie qui les menace dans cet air vicié des mines, les houilleurs ont à lutter contre deux terribles ennemis : l'eau et le feu.

On sait que les entrailles de la terre recèlent partout de l'eau; en beaucoup d'endroits elle est amassée dans des réservoirs plus ou moins vastes que les mineurs nomment des *bains*. — Quelques coups de marteau donnés imprudemment, un fatal coup de sonde suffisent pour livrer à l'eau une issue, par laquelle elle s'élance avec tant de violence qu'il est impossible de lui échapper. — Les mineurs fuient épouvantés devant cette marée souterraine, qui les poursuit, et qui, trop souvent, arrive avant eux aux échelles de sortie. — Dans ce cas le plus grand nombre périt, et ceux qui, se trouvant dans les galeries montantes échappent à l'inondation, restent bloqués dans ces étroits couloirs. Là, séparés de tout secours humain, ils ne tardent pas à succomber, épuisés par la faim, la soif et l'asphyxie. — Autrefois on ne cherchait pas à lutter contre l'envahissement des eaux. Aujourd'hui, grâce aux perfectionnements de la mécanique et à l'emploi si puissant de la vapeur, on surmonte cet obstacle.

Mais bien plus terrible encore est le danger du feu ou l'explosion du grisou.

Des fissures de la houille il se dégage, parfois, un courant de gaz hydrogène carboné — le même qui sert à l'éclairage.

Dans certaines mines, ce gaz sort en telle abondance qu'il établit un courant très-sensible à la main et qu'on peut alors le conduire au dehors au moyen de tuyaux en cuir. — Ces courants peuvent durer des mois et même des années. — On voit voltiger dans l'intérieur de la mine des vapeurs déliées, formant

des filaments blanchâtres, semblables à de légères toiles d'araignée, et qui s'accumulent dans les parties les plus élevées de la galerie. — Les mineurs les saisissent au passage, les frappent, les brisent dans leurs mains, et croient ainsi les détruire, et avec elles le danger; mais il n'en est rien. Ils n'ont fait que diviser les vapeurs en les éparpillant dans l'air, et pour être devenues invisibles, elles n'en existent pas moins. — Dès qu'elles sont en quantité suffisante pour constituer avec l'oxygène de l'atmosphère un mélange détonant, les mineurs en sont avertis par la flamme de leur lanterne qui prend un aspect tout particulier : ils voient tout à coup se former à sa pointe un élargissement extraordinaire, de couleur bleue. — A ce signe menaçant ils se jettent à plat ventre, et regagnent en rampant les parties basses de la galerie qui sont encore saines; mais souvent ils n'en ont pas le temps; une effroyable détonation se fait entendre, et un tourbillon d'air enflammé balaye tout sur son passage: hommes, chevaux, chariots, il entraîne tout avec lui; broyant les malheureuses victimes contre les parois de la galerie, en détachant des masses de houille qui les écrasent sous leur poids. Puis le tourbillon s'élance au dehors par le puits de la mine, comme du cratère d'un volcan, en lançant des colonnes de poussière noire, de pierres et de hideux débris. — Ce gaz est ce que les mineurs appellent *feu grisou* ou *feu brisou*.

L'explosion n'est pas le seul danger qui accompagne la formation du grisou; par le fait même de l'explosion et de l'incendie qui en résulte, il se forme une énorme quantité d'acide carbonique, et les mineurs, qui ont été à l'abri du tourbillon, sont souvent suffoqués par le gaz non respirable qui remplit la mine. — C'est ce qui arriva en 1812 à la houillère de Felling, près de Sunderland, dans le comté de Durham, où l'explosion du grisou coûta la vie à quatre-vingt-douze mineurs. — Plusieurs catastrophes semblables avaient eu lieu dans un court espace de temps, et la population des districts houillers était plongée dans le deuil et l'épouvante, lorsque le cri de détresse des pauvres mineurs parvint aux oreilles du célèbre chimiste anglais Humphrey Davy. — Cet homme illustre, sentant qu'il y avait là plus que de la gloire à acquérir, se mit à l'ouvrage, et deux mois après la *lampe de sûreté* était inventée.

Le problème était d'éclairer les mineurs de manière à ce que le mélange détonant des houillères ne pût être allumé par la flamme des lampes. — Après de nombreuses expériences, Davy reconnut que les toiles métalliques dont les mailles sont petites, tout en laissant pénétrer l'air nécessaire à la combustion, ne se laissent point traverser par la flamme; il remarqua, en outre, qu'un mélange d'hydrogène carboné et d'air propre à détoner, n'éclatait pas lorsqu'il était renfermé dans un tube d'un petit diamètre, et il imagina alors d'enfermer la lampe des mineurs dans une petite cage cylindrique faite en fil de fer. — Dans une telle lampe, le grisou pénètre à l'intérieur et s'y brûle lentement sans faire explosion, et comme la toile métallique intercepte la flamme; celle-ci ne se communique pas au reste de l'atmosphère. — Non-seulement le feu grisou devenait ainsi inoffensif, mais il devenait même l'auxiliaire du mineur; car la flamme bleue qui résultait de la combustion de ce gaz délétaire avertissait le mineur que

l'air allait bientôt devenir impropre à la respiration et il se hâtait de fuir pour éviter l'asphyxie. — La reconnaissance publique parut à l'illustre Davy une récompense suffisante de ses travaux, et il refusa la somme proposée par la société des houillères de la Grande-Bretagne. — Cependant une souscription nationale fut ouverte dans tous les cantons houillers, et chaque mineur voulut y apporter son modeste tribut.

Les commissaires de la souscription lui offrirent en 1817, au nom des pauvres houilleurs dont il avait préservé la vie, un superbe service d'argent qui fut inauguré dans un grand banquet où la santé de Davy fut portée neuf fois.

La lampe de sûreté peut servir, d'ailleurs, autre part que dans les houillères. Combien d'accidents terribles n'éviterait-on pas au moyen de la précaution si simple de n'entrer dans les fabriques et magasins de liqueurs spiritueuses, d'essences de térébenthine, etc., que muni d'une lampe de sûreté!

On peut juger de quelle importance l'invention de l'illustre Davy était pour l'Angleterre, si l'on songe que ses mines constituent sa principale richesse et sont l'élément le plus certain de sa puissance. L'Angleterre produit huit fois plus de charbon que la France, et les houillères du seul pays de Galles rapportent autant que toutes celles de la France réunies.

La production annuelle de la Grande-Bretagne est de 65 millions de tonnes de charbon. — Cette quantité de houille employée à engendrer de la force est l'équivalent des efforts réunis de 400 millions d'hommes adultes, c'est-à-dire plus que n'en renferme le monde entier.

Voilà donc le charbon de terre devenu l'aliment indispensable de toutes les forges, de toutes les usines, de toutes les machines à vapeur du globe; mais là ne se bornera pas l'action de la houille.

De même que la vapeur d'eau, soulevant le couvercle d'une marmite, avait inspiré à Denis Papin l'idée d'appliquer à des machines la force de la vapeur, de même la vue d'un jet de gaz qui sortait en sifflant d'un bloc de houille et s'enflammait à son extrémité, inspira à l'ingénieur français Lebon l'idée d'utiliser le gaz du charbon de terre pour l'éclairage; mais ses appareils mal construits ne donnèrent que de médiocres résultats. — Ce furent les Anglais qui s'emparèrent de l'idée et la fécondèrent. — En 1802, William Murdock donna, à la population de Birmingham le splendide spectacle d'une illumination au gaz, à l'occasion de la paix d'Amiens, et bientôt ce mode d'éclairage se répandit dans toute l'Angleterre, d'où les procédés ne furent réimportés en France que vingt ans après. — La houille est essentiellement composée de carbone et de bitume associés à des matières terreuses; elle se décompose et donne naissance à des gaz (hydrogène carboné), à du goudron, des huiles empyreumatiques, des sels ammoniacaux, de l'eau, etc. — Toutes ces substances, volatiles à la chaleur rouge, se dégagent par l'ouverture dont est muni le vase distillatoire, dans l'intérieur duquel reste un produit solide, le *Coke*. — Ce dernier produit forme des masses poreuses, assez semblables à de la pierre ponce, de couleur gris de fer; il brûle difficilement et sans flamme; mais quand sa combustion est activée par un fort courant d'air, il produit une température très-élevée et supérieure en force et en durée à celle des autres charbons; cette production de chaleur,

sans flamme ni fumée odorante le fait souvent préférer à la houille pour le chauffage des appartements.

Ainsi la houille est forcée de donner séparément sa lumière et sa chaleur; c'est là certes une des plus belles découvertes de notre époque. — Quoi de plus étonnant et de plus grandiose que cet arbre souterrain se ramifiant sous nos pavés en mille et mille branches, à l'extrémité de chacune desquelles vient s'épanouir une large flamme qui répand autour d'elle la clarté et produit chaque soir une illumination féerique? — A Paris, la voie publique est éclairée par 110,000 becs de gaz; chez les particuliers éclairés de cette manière on compte 2 millions de becs, et la longueur totale des tuyaux qui servent à la distribution du fluide éclairant est de 195 lieues.

La chaleur et la lumière, c'est beaucoup sans doute, mais est-tout ce que peut nous donner la houille?

Il reste encore une matière noire et infecte, le goudron, dont l'industrie, pendant longtemps, n'a rien su tirer, et que les usines à gaz rejetaient aux décharges publiques. D'abord on l'utilise pour agglomérer les menus de houille et en faire des briquettes, ou le poussier de charbon de bois (charbon de Paris). — Puis on découvre que ce goudron, associé au plâtre ou à la farine, est un excellent désinfectant. — On lui ouvre aussitôt les portes des hôpitaux, et, tout enorgueilli de l'approbation de notre premier corps savant, de l'Académie, ce goudron, si modeste jusqu'alors, comme un parvenu, change de nom et se fait appeler *coaltar*. — Alors des chercheurs infatigables s'emparent de ce goudron, l'analysent, le font passer et repasser dans la cornue, et bientôt ils sont récompensés de leurs travaux par la découverte d'une foule de richesses nouvelles. — C'est d'abord la benzine qui dissout le soufre, le phosphore, le camphre, la cire, le caoutchouc et la plupart des corps gras, ce qui la rend propre à détacher les étoffes. — Puis, faisant dissoudre la benzine dans l'acide nitrique bouillant, on obtient la nitrobenzine, à laquelle la parfumerie, en s'en emparant, a donné le

nom bien plus élégant d'essence de *Myrbane*; cette essence a une odeur très-prononcée d'amandes amères.

— Mais il ne faut rien perdre, et le résidu que laisse la nitrobenzine, repris et dissous dans l'alcool, donne l'essence d'ananas ou de fraises dont on aromatise les bonbons. Et ces parfums délicieux sortent pourtant de ce corps infect, le goudron de houille. Ce n'est pas tout encore, cette benzine à odeur si désagréable, qui, traitée par l'acide nitrique ou par l'alcool, nous donne des parfums exquis, va, sous l'influence d'autres corps, l'acide acétique et le fer, nous livrer une série de magnifiques couleurs qui, sous les noms d'aniline, d'asaféne, de rosine, de fuschine, donnent toutes les nuances du bleu, depuis le lilas tendre jusqu'au violet foncé, et tous les tons du rouge, depuis le rose clair jusqu'à la pourpre française. — Mais les chimistes sont insatiables, non contents d'avoir les rouges et les bleus, ils remettent le malheureux goudron à la torture et en tirent un nouveau produit, l'acide picrique, qui donne à la teinture un jaune brillant, et complète ainsi la trinité des couleurs primitives.

Est-ce là tout enfin? Non pas encore. — La médecine s'en empare à son tour et y trouve des moyens thérapeutiques puissants. — Par la distillation de l'huile du gaz d'éclairage, elle obtient l'acide phénique, précieux antidote contre les morsures et les piqûres des animaux venimeux. — Êtes-vous piqué par un scorpion, par une abeille, un frelon? — Une goutte de ce topique, non-seulement arrête immédiatement l'inflammation, mais calme à l'instant les douleurs si vives qui accompagnent ordinairement ces accidents. — Il neutralise non moins sûrement le venin si redoutable de la vipère et le poison mortel des mouches charbonneuses. — L'acide phénique arrête la gangrène, combat avec avantage le croup et l'angine couenneuse, et guérit enfin une foule de maux dans le détail desquels je ne saurais entrer.

J. PIZZETTA.

BIBLIOGRAPHIE.

UN REGARD SUR LE PASSÉ

PAR LE CARDINAL WISEMAN

Traduit de l'anglais

PAR MISS O. CARROLL (1).

On sait que l'éloquent auteur de *Fabiola* était à la fois orateur, controversiste, archéologue, linguiste,

historien, romancier et poète, et que son instruction immense, ses talents divers, n'ont été employés qu'à étendre le règne de Dieu dans les âmes. Dans les derniers mois de sa vie, durant une cruelle insomnie, il jeta un coup d'œil en arrière, et de son âme émue coulèrent de beaux vers qu'une de ses parentes, miss Carroll, a traduits en français. Toute la vie de l'illustre cardinal s'y trouve retracée : — une enfance heureuse et studieuse ; — son premier voyage à Rome et sa consécration sacerdotale ; — le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre, grande époque dans une noble vie, enfin il termine par ces strophes humbles et mélancoliques :

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Paris, prix : 50 centimes.

Soli Deo laus.

« O Seigneur Dieu ! qui a fait ces merveilles, sinon toi ? L'homme a arrosé, il peut avoir planté, mais toi seul as développé et vivifié ! »

» Pour moi, qui suis le plus humble artisan de cette œuvre d'amour, fais que je porte toujours ton joug ; que mon partage ici-bas soit le travail, et que je trouve là-haut la récompense ! »

» Dépourvu des dons et des faveurs de la nature, étranger à tout ce qui peut charmer la vie, lisant la sympathie sur peu de visages, et la trouvant dans moins de cœurs encore ! »

» Que mon voyage s'achève comme il a commencé, dans l'ombre et la solitude, pourvu que je voie resplendir la couronne de Marie, et que je voie triompher Dieu, l'amour et la vérité ! »

Ce sont là les dernières pensées de ce grand homme, si cher aux lettres chrétiennes, et qui a laissé à tous ceux qui l'ont connu une image si profonde de vertu, d'esprit et de sainteté ; nous recommandons cette brochure à nos lectrices ; elles y trouveront avec cette remarquable poésie, en anglais et en français, une notice biographique pleine d'intérêt sur le cardinal Wiseman, et elles connaîtront à la fois les détails de sa vie et les sentiments de son cœur.

FÊTES DES JEUNES FILLES

SCÈNES ET DIALOGUES

PAR S. E. (1)

Nous venons de faire une si aimable découverte, qu'il faut que nos lectrices en profitent. Elles nous demandent souvent des pièces, des proverbes, pour jouer entre elles, en présence de leurs familles ; nous leur en avons donné quelques-unes, mais le volume que nous venons de rencontrer est si joli, si spirituel et si pur, que nous serions fort tentée, après l'avoir lu, de ne plus chausser le cothurne, et de répondre invariablement à toutes celles qui veulent des scènes dramatiques : Achetez donc les *Fêtes des Jeunes Filles*.

Ceci n'est pas une réclame, j'ai besoin de le dire, mais l'expression de ce plaisir tout naturel que l'on

trouve à communiquer une bonne nouvelle à ses amis. Nous ne connaissons pas l'auteur des ces jolis drames : c'est une femme probablement, une mère peut-être ; on la devine au tact, à la finesse, à la délicatesse qui brillent dans ces petites pièces ; elles ont été écrites pour des filles aimées, qui prenaient plaisir à revêtir un habit villageois ou à faire disparaître leurs blonds cheveux sous la coiffe d'une grand'mère. Par exemple, les hommes, frères et cousins, ont dû se borner au rôle de spectateurs, mais le théâtre n'en était pas moins animé, et le dialogue n'y perdait ni de son esprit ni de sa gaieté. *Le Déjeuner de l'Empereur*, — *la Vieille Geneviève*, — *Jeanne*, — *les Voisines*, semblent appelées à de vrais succès, et nous engageons nos lectrices à puiser dans ce charmant répertoire, pour leur propre plaisir, pour celui de leurs familles et de leurs amies, et elles avoueront, en descendant des planches, au bruit des applaudissements flatteurs, que nous avons mis la main sur une vraie trouvaille. Elles nous diront alors un bon merci ! que nous renverrons à l'auteur inconnu de ce délicieux recueil.

EVE ET MARIE

PAR L'ABBÉ CH. ROGEZ (1).

Dans cet excellent petit livre, dont les trente et un chapitres peuvent servir aux lectures du Mois de Marie, l'auteur s'est proposé d'étudier l'existence dans Ève et dans Marie, c'est-à-dire dans le péché, et les malheurs qui le suivent, dans la grâce et les bienfaits dont elle est accompagnée. Ève est la mère de l'humanité déchue ; Marie est la mère des hommes rachetés ; ces deux figures sont toujours vivantes parmi nous, et chacun de nous en retrouve l'image dans son âme ; chacun de nous doit imiter Ève dans sa vie de réparation, et se rapprocher de Marie, par l'imitation de ses vertus. C'est là le fruit du Mois de Marie et de toutes les dévotions que l'Eglise autorise en l'honneur de la bienheureuse Vierge, et le livre que nous annonçons aujourd'hui, bien pensé et écrit avec soin et clarté, est fait pour atteindre ce but si désirable.

M. B.

(1) Un volume in-12, chez Hachette, 77, boulevard Saint-Germain.

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, Paris. Un joli volume. Prix, 1 fr. 50.



LA FEMME D'UN OFFICIER

Thérèse à M^{lle} Eulalie Redon.

Paris, mai 18...

Chère tante,

Je remplace aujourd'hui ma bonne mère auprès de vous : elle est en retard, elle n'écrit guère : vous savez ce que cela veut dire ? elle écrit volontiers, elle cause avec plaisir quand elle est satisfaite ; alors son âme si expansive redevient jeune, sa plume à la bride sur le cou ; elle vous rappelle les histoires d'autrefois, elle vous tutoie, elle rit, elle est toute pleine d'une gaieté aimable et confiante ; mais quand elle a du chagrin, elle veut souffrir seule. Vous devinez donc pourquoi elle ne vous a pas écrit.

Depuis bien des mois, la situation d'Edgar est pour elle un sujet continuel de préoccupations et de soucis. L'École polytechnique était un but fort élevé ; mon frère ne l'a pas atteint, et il n'a pu se résoudre à chercher une carrière dans des régions moins brillantes ; il ne fait rien ou presque rien ; il aide mon beau-père dans quelques petits travaux, qui, il faut le dire, ne fournissent pas d'aliment à son esprit ; et je crains bien que dans cette oisiveté de l'intelligence, ses belles facultés ne s'endorment et qu'il ne sache plus ni s'appliquer, ni étudier, quand le moment en sera venu. Mais quand viendra-t-il, ce moment ? l'indulgence de nos parents ne le hâte pas : ils ont eu tant de pitié de l'insuccès de leur fils qu'ils n'ont pu se décider à le presser de reprendre cœur au travail. Et pourtant, chère tante, le travail lui sera si nécessaire ! autant qu'à l'ouvrier, autant qu'au mercenaire, puisqu'il ne possède rien en ce moment, qu'il ne peut rien prélever sur la faible fortune de nos parents, et que, lorsque nous les aurons perdus (plaise à Dieu que ce soit le plus tard possible !), sa part sera peu de chose, et son revenu mal en harmonie avec des habitudes et des besoins contractés dès l'enfance. Il faudrait donc travailler, par nécessité, par honneur. Mais le pauvre Edgar ressemble à un arbrisseau frappé par les gelées d'avril, et qui ne donne ni boutons au printemps ni fruits à l'automne ; sa gaieté et son courage ont fléchi devant le premier échec. Que de gelées d'avril, que d'échecs pourtant nous réserve la vie !

Moi-même, chère tante, je suis un peu triste : le régiment quitte Paris et va à Douai. Pour la première fois je vais m'éloigner de maman et de ma famille, et aller vers des lieux et des visages étrangers. Cela

me fait une peine que le chagrin contenu de maman aggrave, que l'idée du devoir et la présence de mon bon mari adoucissent. Partir, mais avec lui, c'est encore de la joie : s'il partait seul un jour ! tenez, ma chère tante et amie, cette idée-là, malgré le courage que l'on m'attribue (bien à tort), cette idée-là ne me quitte guère : elle est au fond de mes pensées, de mes prières ; elle forme toujours à l'horizon un point obscur ; elle mêle à la félicité la plus grande une goutte de fiel. Je serai mère dans quelques mois, mais si Juvénal n'était pas là, s'il était envoyé dans cette lointaine Afrique que la France vient d'acquérir, s'il devait se battre, si je le savais blessé, si..... mais je ne veux pas m'égayer dans ce dédale de noires imaginations. Ma patronne sainte Thérèse a écrit un livre : *les Châteaux de l'âme* : si mon âme est un château, elle a de bonnes salles solidement bâties, avec des foyers où brûle un feu ardent et pur ; elle a de jolis jardins rians et fleuris, mais, hélas ! elle est parfois hantée de sombres visions... Pardon, chère tante, la femme d'un capitaine devrait être plus raisonnable....

Nous partons donc pour le Nord, et je sens la vérité de ce que me dit Juvénal, qu'au milieu des inévitables tristesses des adieux, il est bon de ne pas s'en aller seuls : les camarades de mon mari, leurs femmes que je connais un peu, les gentils enfants de troupe, les bons soldats, le drapeau, les chevaux gris, tout part, et nous nous retrouverons en famille à Douai. Mais maman ! ah ! que sa tristesse me peine ! que ses larmes me pèsent ! que je lis de choses dans son œil voilé et dans ce sourire qu'elle a lorsque je la regarde et qui s'efface si vite lorsqu'elle pense que je ne la regarde plus ! Il le faut ! mes malles sont là, prêtes et cordées, mon petit mobilier est emballé, tout est prêt, il n'y a que mon cœur qui ne soit pas préparé encore. Écrivez à ma mère, chère tante, je vous en supplie.

Je vous embrasse tendrement, comme je vous aime. Mon cher Juvénal vous offre ses affectueux respects.

THÉRÈSE CHATILLON.

Madame de Jouhel à sa Sœur.

Paris, juin 18...

Elle est partie, ma bonne Eulalie, je suis à peu près seule maintenant dans ce grand Paris. Le chagrin, dont la menace lointaine m'avait tant de fois effrayée, est venu, et je sais maintenant au juste combien on en souffre. J'ai vu partir ma fille, je l'ai accompagnée dans cette cour des Messageries, vulgaire et

bruyant théâtre de tant de cruels adieux, j'ai baisé une dernière fois ses joues toutes pâles et mouillées, et puis la lourde machine est partie, emmenant mon trésor... Ah ! ma sœur, ces voitures, c'est le char de Jagernaut, qui broie sous ses roues des cœurs et des poitrines.

Le moment du départ a été affreux (ne le lui dis pas, au moins !), mais le retour à la maison ne fut pas plus doux. Ne plus l'attendre, ne plus épier à la pendule l'heure qui la ramenait toujours, si bonne, si attentive, qui nous la montrait si heureuse aussi, avec ce compagnon chéri que Dieu lui a choisi ! c'est triste, et le lendemain ne vaudra pas mieux que la veille, car le ciel sait quand ils reviendront à Paris, et vers quels points éloignés de la France le drapeau les emmènera peut-être... Je ne murmure pas cependant : elle est contente, elle n'a aucune idée amère en se retournant vers nous, car elle a fait tout ce qu'elle pouvait, au delà de ce qu'elle devait ; elle va être mère à son tour, elle va connaître les joies qu'elle m'a données, et si je suis triste, ma sœur, c'est par ce sentiment de personnalité dont on ne se dépoille qu'en mourant. Et encore !

Avant de partir, Thérèse nous a donné une dernière preuve de son affection. Tu as deviné sans doute qu'Edgar, depuis ce malheureux examen, nous contentait peu : le silence des mères au sujet de leurs fils laisse assez deviner qu'elles ne sont pas satisfaites. Ni M. de Jouhel ni moi n'avions rien obtenu ; mais à la veille de son départ, dans un coin du salon, Thérèse a causé avec son frère. Elle lui tenait la main, elle lui parlait à voix basse : je surprenais quelques-unes de ses paroles : qu'elles étaient pénétrantes et douces ! Elle parlait de nous, de nos peines, de son avenir à lui, d'elle-même, qui nous quitterait plus rassurée si Edgar voulait nous donner, par son travail et sa conduite, une garantie de ses bons sentiments. Il ne répondait guère ; elle parla du passé alors, elle alla chercher des souvenirs d'enfance, — une maladie qu'il a faite, et où son père et moi l'avons veillé tour à tour ; ses premiers succès au collège, qui nous donnèrent tant de joie, sa première communion et les promesses qu'il lui avait faites, à elle-même, son aînée, promesses de piété bien oubliées, promesses de sagesse bien mal tenues ; elle parla à son cœur, à son amour-propre ; elle le releva, l'excita, et j'entendis enfin un : « Eh bien, oui ! je travaillerai ! » qui m'enleva une montagne de dessus la poitrine. Le même soir, Edgar (il avait les yeux un peu rouges) pria son père de lui chercher un emploi, et, depuis huit jours, il travaille à la Banque de France. Il paraît content et appliqué, et, s'il réussit, c'est à ma fille que nous le devrons. C'est au moment qui l'éloigne de moi que j'ai un motif de plus de l'aimer. Adieu, chère sœur.

LAURE DE JOUBEL.

Thérèse à sa Tante Eulalie.

Douai, août 18...

Ma bonne tante,

J'ai recours à votre indulgence, et peut-être suis-je excusée avant d'avoir demandé pardon. Je ne vous ai pas écrit encore, il est vrai, mais les premiers soins de l'installation m'ont absorbée ; car, alors même

qu'on porte presque tout avec soi, comme ce vieux philosophe, on doit encore chercher une maison pour s'abriter, organiser sa vie, et l'on doit se plier à des habitudes nouvelles. Cela m'a pris du temps ; ma correspondance avec ma bonne mère, correspondance de tous les jours, m'en prend aussi, ma layette m'en prend encore, et voilà comment il se fait qu'en pensant sans cesse à vous, que j'aime, je n'ai pas répondu à vos affectueuses lettres. Me voici enfin, je vous embrasse et vous demande la permission de m'asseoir et de causer un peu.

Nous voilà donc à Douai. C'est une ville ancienne, spacieuse, qui s'étend au milieu des plaines vertes et monotones de la Flandre. Nous nous y plaisons ; nous ne regrettons pas le bruyant Paris, dans ces rues calmes dont les vieilles maisons ont souvent un aspect majestueux, et qui sont environnées de grands jardins dont les arbres et les oiseaux murmurent et chantent, et dont les vignes laissent tomber des festons sur la tête des passants. Douai me plaît pour bien des raisons, et en voici une : vous savez, chère tante, que j'aime les vers ; or, j'ai lu ceux de madame Desbordes-Valmore, née à Douai, qui aimait tant son pays, qui l'a chanté avec tant d'âme et de poésie, et je vous assure que ce souvenir m'embellit et la Scarpe, et la vieille église de Notre-Dame, et ces places, et ces rues et ces carrefours. Ses vers me reviennent en mémoire quand je passe par les rues où elle a passé, près de la maison où elle a demeuré, près de l'école où elle allait, enfant ; cela me charme, comme les beaux noms de l'histoire grecque charmaient Juvénal quand il était en Morée ; tout lui paraissait beau sous le ciel où avait vécu Xénophon, et quand il était en Espagne, il lui semblait, à chaque ruine, voir surgir le Cid, et à chaque auberge, il pensait à Don Quichotte. Vous voyez que nous nous ressemblons, et que tous deux nous sommes sensibles aux choses de l'imagination.

Nous nous plaisons donc à Douai ; nous nous plairons partout : — ensemble. C'est là une vérité que je sens profondément : quand mon mari est près de moi, tout est bon, facile ; je me sens réchauffée et protégée ; nous avons, pour tout ce qui est sérieux, la même manière de voir et de sentir ; je l'estime, je l'aime, je le respecte, et il m'aime ; nous sommes bien heureux. Mais nous ne sommes pas riches, et c'est là encore un bonheur. Oui, un vrai bonheur que vous connaissez aussi, ma tante : vivre par le cœur et non par le corps ; se suffire, n'avoir ni désirs ni envie ; mépriser sincèrement la richesse, tout en aimant les riches comme des frères, c'est un vrai bien, chère tante. Cependant, si j'aime la médiocrité, j'aime aussi le bon ordre et la bonne tenue, et je travaille autant que je le puis, aidée de mon *planton*, afin que mon ménage soit bien soigné, mon mobilier brillant, et mon dîner bien apprêté et de bonne mine. C'est tout plaisir que de travailler pour que mon cher mari se trouve bien chez lui, qu'il ait sous la main le livre qu'il aime, sous les yeux les fleurs qu'il préfère, à table les mets qu'il mangeait chez sa mère (ce sont toujours les plus délectables !). Il faut aussi que ses épaulettes, ses fracs d'uniforme soient d'une propreté sans ombre et sans tache. Que ne faut-il pas enfin !... C'est un vrai travail et un réel bonheur. Et quand l'enfant sera venu, quel surcroît ! quel surcroît de joie et de bénédictions ! Tout est prêt pour lui : la

layette, le berceau, et quelquefois nous nous arrêtons devant ce berceau d'osier, aux rideaux de basin, et il nous semble voir déjà, sur l'oreiller, cette petite tête chérie, ce petit garçon doux comme son père, ou cette petite fille, un peu vive comme sa mère. Nous rions, mais les larmes du cœur ne sont pas loin de ce rire-là. Enfin, chère tante, si maman était ici, rien ne me manquerait.

Nous logeons au coin de la rue des Blancs-Mouchoirs, près de l'église Saint-Pierre, presque en face d'une vieille maison gothique, toute sculptée, toute fleurie, qui a dû être habitée jadis par quelqu'un du *magistrat*, comme on dit dans ce pays-ci. Nous entendons le carillon de l'Hôtel de ville; tout cela est bien flamand, bien loin de Paris, bien loin d'Avallon, hélas!

Adieu, chère et bonne tante. Pensez à nous, qui vous aimons. Je vous embrasse pour Juvénal et pour moi.

THÉRÈSE CHATILLON.

Madame de Jouhel à sa fille.

Paris, septembre 18...

Chère petite Thérèse,

Tu m'écris des volumes et je ne t'écris que des feuillets: c'est que tu connais notre vie, nos habitudes, le milieu où nous vivons, tandis que tout ce qui t'entoure m'est étranger et que j'ai grand besoin de vivre de ta vie, de voir ta maison, de lire dans ton cœur, puisque nous sommes à soixante lieues l'une de l'autre. Aussi, comme tes bonnes lettres, ce journal intime de tes heures, sont les bienvenues! Autant que le seraient ta visite et ton cher visage. Cependant, quel que soit le plaisir qu'elles me causent, je veux que tu ne te fatigues pas, que tu ménages tes forces pour le nouveau bonheur que le ciel te réserve. Bientôt, chère amie, je serai auprès de toi, et nous serons trois à contempler le berceau et à attendre son hôte. J'accepte très-volontiers pour *compère* le bon commandant, et j'espère que nous douerons heureusement ce bien-aimé fileul.

Grâce à toi, ma Thérèse, nous sommes vraiment satisfaits d'Edgar. Il travaille assidûment, et ce n'est plus de ce travail par manière d'acquit qui me désolait à l'époque où il préparait ses examens. On dirait qu'il est devenu homme et que le côté sérieux de la vie lui est soudain apparu. Tu as fait ce miracle, ma chère enfant, tu as tiré cette âme engourdie de son sommeil, et j'espère que ce souvenir sera un lien éternel entre lui et toi. Vous vous êtes toujours aimés, et quand nous ne serons plus avec vous, votre amitié ne cessera point, n'est-il pas vrai? Je ne veux pas t'attrister, chère enfant; j'espère jouir encore pendant bien des années, de ton affection, mais ne vivant plus que par le cœur, j'ai besoin de penser que cette amitié fraternelle, qui tant de fois m'a consolée et rassurée, durera après moi. C'est le seul testament que j'aie à faire, et je t'écris dans ton âme.

Ton père t'embrasse et te dit mille tendresses. Adieu, chérie, ne te fatigue pas (je te recommande à ton bon mari), et reçois mille bons baisers.

Ta mère,
LAURE DE JOUHEL.

Edgard de Jouhel à sa sœur.

Paris, novembre 18...

Je viens, ma bonne petite sœur, te féliciter et te charger d'embrasser pour moi ma nièce, la belle Agnès, dont on dit merveille. Ma mère m'écrit que tu es bien heureuse, et que Juvénal a des larmes aux yeux en regardant ce visage de petite fille. Je pourrais te citer à propos de cela de très-beaux vers (tu les aimes);

Car ces cœurs de lion, etc.,

mais je n'aime ni les flatteries ni les citations.

Tu es donc dans ta voie, femme et mère, tu es heureuse, tu t'applaudis de ton choix, et, du passé, tu ne regrettes rien. Je ne suis pas aussi philosophe. J'ai toujours regretté feue notre fortune, et depuis que je vis côte à côte avec des manières d'argent, l'envie m'est venue d'en gagner aussi et de ne pas demeurer éternellement un petit commis à dix-huit cents francs d'appointements. Pour faire des affaires et de fructueuses affaires, il ne faut pas ce bagage de science nécessaire aux carrières publiques; il faut de l'activité, de l'habileté et du coup d'œil. Je suis actif, pour quoi ne serais-je pas habile, et, parti de moins bas que tous ces princes de la finance, pourquoi n'arriverais-je pas à leur niveau? Chimère! dis-tu. Non, rêve très-réalisable, et qui se réalisera. Tu as mis ton bonheur dans la modération, la pitié, l'amour du foyer, belles choses, à coup sûr, mais l'argent les déflorera-t-il? Et crois-tu que nos parents si éprouvés, toi si courageuse, vous n'entriez pas pour quelque chose dans mes rêves? Si je gagnais une dot à Agnès, la refuserais-tu? Si j'offrais une large aisance à mon père, à notre mère, me blâmerais-tu? Et si après avoir bien travaillé pour les miens, je me donnais à moi-même une grande existence et le droit de choisir parmi ces jeunes filles dont je connais seulement les noms et les beaux visages, trouverais-tu que j'ai tort? La richesse, c'est la liberté, la liberté de faire du bien à ceux qu'on aime, et d'être soi-même heureux. Je suis pauvre, mille liens me captivent; je ne puis satisfaire ni mes goûts de voyage, ni mes fantaisies d'art, ni les songes de mon avenir, ni les désirs les plus nobles de mon cœur; demain, je serai riche, l'univers sera à moi.

Voilà, ma chère Thérèse, une confidence qui m'est échappée: j'ai toujours aimé à te dire mes secrets, et je n'en ai pas de plus intimes que mes vœux et mes aspirations. Puissent-ils se réaliser bientôt! J'embrasse ton mari, Agnès et toi d'une seule étreinte.

Ton frère,

EDGAR DE JOUHEL.

Thérèse à son frère.

Douai, novembre 18...

Si j'étais plus forte, et si Agnès ne me réclamait pas, je t'écrirais une longue lettre, mon cher Edgar. La tienne m'a fait de la peine. Il me semble qu'avec tes rêves de fortune, tu tournes le dos au bonheur et à la raison. Tu t'épuises à gravir cette montagne escarpée, au sommet de laquelle si peu de gens ar-

rivent, et qui en voit un si grand nombre dégringoler le long de ses flancs périlleux. Va, le bonheur et la paix sont à mi-côte ! Que peut la richesse pour la félicité ? Elle ne peut acheter ni la santé ni les affections, elle est un fardeau souvent, une tentation tous jours. N'ai-je pas vu combien elle endure l'âme, cette fortune que tu convoites, et ce souvenir ne me suffira-t-il pas à la mépriser ? Et puis, frère, on s'en passe si bien ! Me voici entre ma mère et mon mari, Agnès sur mes genoux : qu'est-ce que l'argent a à voir dans ce bonheur si saint et si pur ? Qu'est-ce qu'il pourrait y ajouter ? Quelques dentelles au béguin d'Agnès, des meubles de velours ou de soie autour de nous, ajouteraient-ils une étincelle au sentiment qui nous unit ?

Ma prière de tous les jours, vois-tu, c'est celle du roi David, père du sage Salomon : « Délivrez-moi, Seigneur, des plus pressantes nécessités et de la trop grande abondance. » C'est là mon idéal : ni l'extrême pauvreté qui abat le cœur, ni l'opulence qui le gonfle, mais le travail, l'ordre et le dévouement, charmantes fleurs des zones tempérées où je veux vivre. Et, je te le demande sincèrement, quel est le plaisir du cœur ou de l'intelligence qui soit refusé à ces conditions médiocres que tu dédaignes ? Ne pourrai-je pas lire les meilleurs livres, ceux du temps passé, qui sont aussi les moins chers, m'instruire, instruire ma fille, faire du bien autour de moi ? car, enfin, toutes les charités ne sortent pas de la bourse ; s'en ai-je empêchée d'aimer les miens, de m'élever vers Dieu ? Non. Eh bien ! alors ?... Ah ! ce n'est pas le manque d'argent qui abaisse le cœur ; c'est à te poursuivre et à l'acquiescer que la fierté plie et que les instincts généreux s'effacent !

Pardon de te parler ainsi, mais j'espère que ton envie d'être riche ne sera que passagère, que tu arriveras, par le travail, à une position calme et modeste, et que, dans quelques années, tu seras mariée à une femme qui aimera mieux ton sourire que des bijoux, et ton bonheur que des ca-hemires. Adieu, cher ami, je t'embrasse pour Agnès et pour moi. Juvénal te serre la main.

Ta sœur affectionnée,

THÉRÈSE CHATILLON.

VIII. — RÉCIT.

On était en plein hiver, et les rues de Douai, rendues sèches et sonores par la gelée, retentissaient au moindre pas des passants. Le soleil tardif venait de se lever et brillait à travers les vitres couvertes de ces palmes et de ces arabesques qu'y trace, durant la nuit, le froid piquant du nord, et qui sont éphémères et brillantes comme toute poésie. Thérèse était levée depuis plus longtemps que le soleil ; elle avait prié, elle avait, d'une main active, mis l'ordre autour

d'elle, et maintenant, près du feu de houille où chantait la bouilloire pour le thé, elle habillait Agnès, et souriait à ce petit visage innocent et à ces beaux yeux qui commençaient à la connaître. Son mari allait rentrer ; elle avait de bonnes nouvelles de tous les siens ; dans son cœur comme dans son logis, tout était chaud, riant et calme, et, en chauffant devant le bon feu les petits pieds d'Agnès, elle écoutait d'une oreille attentive si un pas connu, un pas rapide résonnait enfin dans la rue :

« Le voilà ! dit-elle enfin tout hant ; Agnès, voilà papa ! »

Il y eut un moment d'attente, puis Juvénal entra, le sourire sur les lèvres et une lettre à la main. Il jeta son lourd manteau sur une chaise, et vint embrasser sa femme.

« Tu as une lettre ? dit-elle. »

— Oui, de Paris, d'Edgar, je crois.

— Mon Dieu ! serait-il arrivé quelque chose ? Maman m'a écrit hier... »

Elle décrocha la lettre, la lut d'un coup d'œil, et la tendit à son mari. Elle ne renfermait que quelques lignes, tristes et inquiètes : Edgar informait sa sœur que M. de Jouhel, à la suite d'un accident de voiture, se trouvait fort mal, et qu'il voulait voir Thérèse. Leur mère la suppliait de venir.

« Que faut-il faire ? dit-elle, avec déférence, à son mari. »

— Il faut partir, chère Thérèse, et sans délai. Tu emmèneras Agnès, qui ne peut se passer de toi, et sa petite bonne ; le planton me servira, et j'espère que dans très-peu de jours tu me reviendras rassurée.

— Je ne le suis pas en ce moment : ma pauvre mère doit être si inquiète !

— Du courage ! chère femme ! tu en as tant quand il ne s'agit que de toi !

— Oui, mais maman, et mon tuteur ;

— Je vais aller retenir vos places à la diligence.

— Et moi, je ferai mes préparatifs. Que je serai triste de te quitter, mon ami ! »

Il ne lui répondit que par un regard, mais ce regard en disait beaucoup.

À midi, Thérèse et Agnès, bien enveloppées de pelisses et de fourrures, partirent avec la petite paysanne qui portait l'enfant, et qui paraissait enchantée, ce jour-là, de faire un grand voyage de vingt-quatre heures. Thérèse, silencieuse et inquiète, ne fut distraite de ses pensées que par les sons que réclamait sa fille, et elle arriva, sans trop de fatigue, au bout de cette longue route qui aujourd'hui finit si vite. Edgar l'attendait et la reçut avec émotion, en la remerciant et en lui disant que son père était au plus mal et qu'il désirait ardemment la revoir.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LE FAROUCHE ENNEMI

Opérette en un acte.

Paroles de madame Adam-Boisgontier, musique de M. J. Pillevestre.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUPRÉ.
JACQUES DUMOULIN, son neveu.
GASPARD, jardinier de M. de Beaupré.
M^{me} DE MÉRANDE.
JULIE, sa fille.
GILLETTE, sœur de lait de Julie.

La scène se passe dans le jardin de madame de Mérande, séparé du jardin de M. de Beaupré par un mur mitoyen. Un grand prunier de madame de Mérande avance ses branches dans le jardin de M. de Beaupré. Chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

GILLETTE, seule, elle arrose.

AIR.

Poussez, mes petits navets,
Mes carottes, mes panais,
Voici de l'eau fraîche et pure ;
Et vous, mes jolis radis,
Topinambours, salsifis,
Montrez-nous votre verdure.
D'autres préfèrent les fleurs,
Ils admirent leurs couleurs ;
Mais les bonnes ménagères
Donneraient lis et rosiers,
Geraniums et grenadiers,
Pour des plantes potagères.
(Riant.)
La tulipe dans mon pot,
L'œillet autour du gigot,
Le muguet, la balsamine,
Feraient, dans notre cuisine,
Une assez piteuse mince ;
Sans oseille, un fricandeau,
Sans oignons un lapereau,
Aux gourmets ne sauraient plaire ;
Et sans la pomme de terre,
Mon Dieu ! que pourrait-on faire ?
Poussez, mes petits navets, etc.

SCÈNE II.

GILLETTE, GASPARD.

GASPARD, de l'autre côté du mur et sans paraître

d'abord. Dites donc, là-bas, aurez-vous bientôt fini de nous jeter vos prunes ?

GILLETTE. Bon ! voilà encore l'abominable Gaspard qui bougonne ! Ce Corse, car il est Corse, j'en donnerais ma tête à couper ; ici, est-ce qu'on s'appelle Gaspard ? On s'appelle Gaspard ; ce Corse est mon bourreau, comme son maître, M. de Beaupré, est le bourreau de mes maîtresses. Et dire qu'il n'y a que ce mur qui sépare les deux jardins ! Ça vous donne la petite mort !

GASPARD, montrant sa tête au haut du mur ; air féroce. Est-ce que je n'ai pas parlé français ?

GILLETTE, tressaillant. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? c'est-il pas agaçant que l'on ne puisse rester tranquillement chacun chez soi ?

GASPARD. Pourquoi lancer malicieusement vos prunes sur nos belles-de-jour ?

GILLETTE. Avec ça que je n'aimerais pas mieux en faire des confitures !

GASPARD. Vous niez nous avoir jeté des prunes ?

GILLETTE. Oui, que je le nie !

GASPARD. (Il disparaît, puis reparait au haut du mur avec un énorme panier de prunes.) Quêque c'est que ça ?

GILLETTE. Miséricorde ! Les deux petites branches qui s'avancent chez vous ont produit cette manne ?

GASPARD. Si j'étais à la place de monsieur, il y a longtemps que je vous aurais obligée à les couper, vos branches !

GILLETTE. Mutiler un prunier qui a été planté le jour de la naissance de mademoiselle Julie, ma sœur de lait, il y a de cela dix-huit ans, par exemple !

GASPARD. Alors, reprenez vos prunes ; nous ne voulons rien de chez vous !

DUO.

GASPARD.

De vos prunes on n'a que faire !

GILLETTE.

Tant mieux !

GASPARD.

Votre prunier paraît, ma chère,

Bien vieux !

Fatigué, chez nous il se penche ;

Je vais

En couper au moins une branche.

GILLETTE.

Jamais !

GASPARDAU.

Il nous fait un tort sans pareil;
Il accapare le soleil!

GILLETTE, *moqueuse*.

C'est vraiment une chose affreuse,
Nous gênons quelque tubéreuse;
Nous portons ombrage aux œillets;
De nous se plaignent les mugnets!

GASPARDAU, *humeur croissante*.

De vos prunes on n'a que faire!

GILLETTE.

Tant mieux!

GASPARDAU.

Votre prunier parait, ma chère,
Bien vieux!

Fatigué, chez nous il se penche;
Je vais

En couper la plus grosse branche.

GILLETTE.

Jamais!

GASPARDAU.

Si j'étais monsieur, je ferais
A votre dame un bon procès.

GILLETTE.

Nous gagerions, la chose est sûre.

GASPARDAU.

Vous perdriez, je vous le jure.
Et votre vieux prunier, bientôt,
De prunier deviendrait... fagot!

ENSEMBLE.

GASPARDAU.

Oui, ce prunier-là nous agace!
On dirait qu'il fait la grimace
A la clématite, au muguet.
Il a l'air grognon, il vous glace.
A la beauté doit faire place
Ce qui n'est plus que vieux et laid.

GILLETTE.

Combien cet homme-là m'agace!
Il ose railler, il menace.
Ah! si cette main-là pouvait
Appliquer sur sa laide face,
Qui toujours se moque et grimace,
Ce qu'on appelle un bon soufflet.

GASPARDAU. Attrapez! (*Il fait glisser le panier à l'aide de cordes, puis disparaît.*)

SCÈNE III

GILLETTE, seule.

Comme c'est cocasse les arbres! Voici un prunier qui, de ce côté, ne nous donnera pas certainement deux quarterons de prunes, et qui s'amuse à en produire par centaines du côté opposé!... N'importe! on ne fait que son devoir en nous les restituant. Je sais bien que ce n'est pas comme ça dans la loi, mais la loi se trompe, voilà tout!

SCÈNE IV.

GILLETTE, JULIE.

JULIE. Gillette, qu'est-ce que c'est que cela?

GILLETTE. Ça, c'est nos prunes.

JULIE. Ah! ce n'est pas bien! Tu m'avais promis de m'attendre pour en faire la cueillette. Mais non,

tu ne les as pas cueillies; les prunes sont encore au prunier. Que dis-tu donc?

GILLETTE. Celles de par ici sont encore à l'arbre, mais celles de l'autre côté, c'est différent! Le jardinier de votre ennemi, Gaspardau, ma bête noire, a fait passer ce panier par-dessus la muraille.

JULIE. Voilà du nouveau.

GILLETTE, *continuant*. En nous menaçant de nous obliger à émonder notre beau prunier, notre prunier, qui est pour nous comme un ami, comme un frère! sous prétexte que nos prunes tombent sur leurs fleurs!

JULIE. Toucher à notre prunier!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Gillette, ainsi que toi,
En lui je vois un frère!
Quand il répand sur moi
Son ombre tutélaire,
J'éprouve dans mon cœur
Un bien-être suprême;
C'est comme un protecteur
Qui sourit et qui m'aime!

DEUXIÈME COUPLET.

Quand revient le printemps,
Quand les feuilles renaissent,
Lorsque des bouquets blancs
Sur son front brun se pressent,
Il semble avec amour
Murmurer, c'est folie!
« Bonjour à toi, bonjour,
Petite sœur Julie. »

Toucher à notre prunier!

GILLETTE. Et pourquoi? pour des fleurs! (*Très-moqueuse.*) Monsieur Gaspardau préfère la rose et la jacinthe aux choux et à la salade! Ne l'ai-je pas entendu plaisanter nos topinambours!

JULIE. Ah!

GILLETTE. Aussi, madame a bien raison de garder rancune à M. de Beaupré! Le maître d'un homme qui plaisante les topinambours! Je ne connais pas la cause de la fâcherie qui existe entre madame et M. de Beaupré, mais je donnerais ma tête à couper que M. de Beaupré a tort!... Ils seront peut-être bien heureux, lui et son Corse, d'en manger un jour des topinambours!

JULIE, *mouvement d'affirmation*. Mais!

GILLETTE. On voit de plus drôles de choses!

JULIE. Gillette, j'espère que tu n'as pas goûté à ces prunes?

GILLETTE. Je n'y ai pas goûté, non! mais j'aurais pu y goûter sans manquer à ce que je dois à la rancune de madame, puisque ces prunes viennent de chez nous.

JULIE. Ces prunes ne viennent pas de chez nous; je ne les reconnais pas.

GILLETTE. Oh! à cela près qu'elles sont un peu plus petites et un peu moins dorées que les nôtres, je vous assure!...

JULIE. Je te dis que ce ne sont pas nos prunes; tu as eu tort de les recevoir! Il faut venir tout raconter à maman pour qu'elle dise ce qu'on en doit faire.

GILLETTE. Moi, d'abord, je veux bien les aider à re-

passer la muraille, et je ne me servirai pas de cordes pour ça! Houp! houp! elles voltigeront comme des hirondelles, et s'il en pouvait tomber sur le nez de Gaspardau, ça serait bien fait!

JULIE. Viens!

SCÈNE V.

GASPARDAU, se montrant au haut du mur.

Sur mon nez! Merci! A-t-on jamais vu une enragée pareille?

COUPLET.

Pour m'ennuyer, me taquiner,
Elle ne sait qu'imaginer.
On la dirait sans artifice,
Mais elle est pleine de malice.
Avez-vous vu l'invention?
C'est une abomination!
Quel procédé bas et farouche!
Ces fruits innocents, condamnés
À finir sur mon pauvre nez!
Gillette, au moins, vissez ma bouche!

Et monsieur qui croyait que nos prunes seraient une entrée en matière; car ce sont nos prunes! Il y a prunes et prunes! Ce n'est pas leur prunier qui en donnerait de pareilles! (Comme répondant à la cantonnade.) Non, monsieur, non! Elle n'y est plus, mais les prunes y sont! Vous voulez absolument lui parler? Bon! je vas la guetter; je ne quitte pas mon mur. — Monsieur, monsieur, la voilà qui revient! (Gaspardau disparaît.)

SCÈNE VI.

GILLETTE, puis M. DE BEAUPRÉ.

GILLETTE, l'oreille basse. Madame m'a grondée! Elle est pour la loi, et assure que les prunes poussées et mûries chez le voisin ne sont pas à nous, qu'elles proviennent ou non de notre prunier, et qu'il faut aller les reporter. (Reprenant sa gaieté.) Tant qu'à faire, au lieu de les reporter, j'aurais préféré... houp! houp! Cela aurait été très-amusant, surtout si Gaspardau...

M. DE BEAUPRÉ, assis sur le mur. Gillette!

GILLETTE. Encore! (Levant les yeux.) Ça n'est pas le Corse! c'est son maître! l'ennemi de madame!

M. DE BEAUPRÉ, souriant. Le farouche ennemi de madame! n'est-ce pas ainsi que tu m'appelles?

GILLETTE. D'abord, je vous défends de me tutoyer! Et puis, qu'est-ce que vous me voulez? Voir Gaspardau n'y suffit donc pas? Il faut donc aussi que vous vous mêliez de me tourmenter, vous? un monsieur qui a des cheveux gris et de l'éducation; c'est honteux!

M. DE BEAUPRÉ. Ne fais pas la sottise et écoute-moi!

GILLETTE. Laissez-moi tranquille!

M. DE BEAUPRÉ. C'est pour le bien de tes maîtresses!

GILLETTE. A d'autres!

M. DE BEAUPRÉ. Il s'agit de leur tranquillité!

GILLETTE, révérence moqueuse. Votre servante!

M. DE BEAUPRÉ. Du bonheur de ta sœur de lait!

GILLETTE. Je vous conseille d'en parler!

M. DE BEAUPRÉ. C'est la plus chère de mes pensées! GILLETTE, indignée. Oh! j'ai dix-huit ans et demi, étant née six mois avant mademoiselle; j'ai vu deux éclipses de soleil; j'ai causé avec quelqu'un qui avait manqué d'être mangé par les sauvages: eh bien! ma parole, ce que j'entends est encore plus fort!

M. DE BEAUPRÉ. Laisse-moi parler, et tu reconnaitras votre injustice à toutes trois.

GILLETTE. Monsieur, si vous ne vous en allez pas, je crie à la garde!

M. DE BEAUPRÉ. Elle le ferait comme elle le dit. (Il saute dans le jardin et noue un foulard sur la bouche de Gillette, qui se débat et trépigne.) Je ne te ferai pas de mal, mais il est indispensable que tu entendes ce que j'ai à te dire. Il faut bien que je sois à bout de moyens pour me servir de ces procédés d'écolier! Sauter un mur, moi!... (Gillette lui montre le poing et essaie de se sauver; il la rattrape et la ramène.) Non, non! on ne m'échappe pas ainsi! Prête-moi toute ton attention. Tu veux te boucher les oreilles? Mauvais, ma petite, mauvais! (Il lui tient les deux mains dans une étreinte.) Gillette courbe la tête.) Tu pleures? Je n'aime pas à voir pleurer... Veux-tu prendre avec toi-même l'engagement de ne pas appeler, de ne pas t'enfuir, et de m'écouter tranquillement et raisonnablement? (Gillette trépigne plus fort, puis elle se penche et écoute vers la gauche.) On vient! Allons, encore une occasion de manquée! Mademoiselle Gillette, vous êtes une oie! (Il s'assoit d'une chaise pour escalader le mur et disparaît. Gillette essaie en vain de se débarrasser du mouchoir.)

SCÈNE VII

GILLETTE, M^{me} DE MÉRANDE, JACQUES, soutenant madame de Mérande, JULIE.

JACQUES, faisant asseoir madame de Mérande. Ce bon soleil vous fera du bien, madame.

MADAME DE MÉRANDE. Je le crois, docteur.

JULIE. Gillette, qu'as-tu? Est-ce que tu as mal aux dents? Quoi? tu veux que je dénoue ce mouchoir? (Julie dénoue le mouchoir avec quelque peine.) Eh bien! tu l'avais joliment serré!

GILLETTE, deb t bref et saccadé. Je n'ai pas mal aux dents, et ce n'est pas moi qui m'étais mis le mouchoir! Madame, il a osé passer par-dessus le mur! J'ai voulu me sauver, il a étendu sur moi sa grande main de fer et m'a retenue de force!

MADAME DE MÉRANDE. Est-ce que Gillette est folle?

JACQUES, à part et souriant. Mon oncle doit être pour quelque chose en tout ceci.

JULIE. Elle a pleuré! Elle est brûlante! Maman, je vais aller lui faire boire un peu d'eau.

GILLETTE. Tout à l'heure. Auparavant, je veux tout raconter à madame. C'est parce que je refusais d'écouter ses histoires...

MADAME DE MÉRANDE, l'interrompant. Les histoires de qui?

GILLETTE. De M. de Beaupré.

MADAME DE MÉRANDE, debout. Monsieur de Beaupré! lui! toujours!

GILLETTE. C'est parce que je refusais d'écouter ses

histoires et que je l'ai menacé de crier à la garde, qu'il a sauté chez nous et m'a bâillonnée ! Il avait le front de dire que c'était pour le bonheur de mademoiselle.

JACQUES, *à part*. Cher et bon oncle !

GILLETTE. Madame se doute bien que je lui ai répondu de la bonne sorte ! Alors, la rage a éclaté dans ses yeux !

JACQUES, *à part, et riant*. La rage !

GILLETTE. Si les pas de madame ne s'étaient fait entendre, il m'aurait tué ! Je suis sûre d'avoir vu dans sa main un poignard et un pistolet.

JACQUES. Vous n'en donneriez pas votre tête à couper ?

GILLETTE. Si, monsieur !

MADAME DE MÉRANDE. M. de Beaupré ! oser pénétrer chez moi !

GILLETTE. Par-dessus le mur.

MADAME DE MÉRANDE. Rentre, va te remettre, Julie, emmène-là. Dès qu'elle sera calmée, tu écriras sa déposition, et le docteur aura la bonté de la faire tenir à M. le procureur impérial.

JACQUES. Moi ?

MADAME DE MÉRANDE. Vous comprenez que les choses ne sauraient en rester là !

SCÈNE VIII.

M^{me} DE MÉRANDE, JACQUES.

MADAME DE MÉRANDE. Docteur, essaieriez-vous encore d'élever la voix pour cet homme ?

JACQUES. Je dois reconnaître que le procédé est un peu excentrique.

MADAME DE MÉRANDE. Il y a violation de domicile ! La haine de M. de Beaupré, cette haine qui date de vingt ans, et dont les motifs me sont demeurés inconnus, éclate enfin ! Vous ne niez plus que cette haine existe ?

JACQUES. J'ai nié cette haine, refusant d'admettre que vous l'avez pu inspirer.

MADAME DE MÉRANDE. Je vous l'ai dit, docteur, si je suis devenue la femme de M. de Mérande, que j'ai mais et dont j'étais aimée, ce n'est point faute que M. de Beaupré n'ait mis tout en œuvre pour empêcher cette union.

JACQUES. Et je vous ai répondu, madame, que, peut-être, vous vous abusez sur les motifs qui ont fait agir M. de Beaupré.

MADAME DE MÉRANDE. La haine, monsieur, la haine ! Une haine sotte, puisqu'il ne me connaissait pas ; une haine tellement violente, qu'elle a amené une rupture entre son ami et lui ; une haine vivace, puisque, au bout de vingt ans, nous retrouvant voisins de campagne, M. de Beaupré, bien secondé par son jardinier, ne cesse de m'offenser et de m'assiéger de lettres que je lui retourne sans les décacheter, et couronne le tout par une invasion.

JACQUES. Pourquoi n'avoir point décacheté ses lettres ?

MADAME DE MÉRANDE. Elles ne pouvaient contenir que des outrages !

JACQUES. Qui sait ?

MADAME DE MÉRANDE, *hautaine*. Et quoi donc ?

JACQUES. L'explication et la justification de sa conduite.

MADAME DE MÉRANDE. Docteur, je vous serai obligée d'abandonner cette thèse ! Se faire l'avocat de M. de Beaupré n'est pas le moyen de plaire ici ; je ne vous l'ai point laissé ignorer la première fois que, je ne sais comment, vous avez amené la conversation sur ce sujet. Dites-moi, plutôt, si vous avez reçu des nouvelles de ce parent que nous aimons déjà sur vos discours, et qu'il nous tarde de connaître ?

JACQUES, *embarrassé*. Oui, madame, oui ! C'est-à-dire, il y a quelques jours. Son vœu le plus cher est de venir vous demander pour moi la main de mademoiselle Julie. Il me le disait encore ce matin !

MADAME DE MÉRANDE, *étonnée*. Ce matin ?

JACQUES. Pardon ! dans sa dernière lettre, que je relisais ce matin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIE et GILLETTE, *accourant*.

GILLETTE, *avec horreur*. Madame ! madame ! vous n'en croirez pas vos yeux ! Madame, n'y allez pas ! ou que monsieur vous accompagne et s'arme d'un bon bâton ! Justement, en voici un ! Prenez, monsieur, prenez et ne quittez pas madame !

MADAME DE MÉRANDE, *à Julie*. Que signifie ?...

JULIE. Je suis moi-même aussi indignée que stupéfiée.

GILLETTE, *dialogue coupé et rapide*. Accompagné de M. l'adjoint et de M. le greffier...

JULIE, *idem*. Tenant à la main une feuille de papier couverte de noms...

GILLETTE. Me regardant comme si rien du tout ne s'était passé, et prétextant une quête pour les pauvres...

JULIE. M. de Beaupré est entré chez nous !

GILLETTE. Il est dans la salle à manger.

MADAME DE MÉRANDE. Ah ! c'est trop fort ! (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE X.

JACQUES, GILLETTE, JULIE.

GILLETTE. Monsieur, monsieur, le bâton ! et courez après madame !

JACQUES, *très-calme*. Madame n'est exposée à aucun danger.

JULIE. Ah ! monsieur, cette indifférence est un crime ! Viens, Gillette !

JACQUES. Restez, je vous en supplie ! En ce moment même mon oncle est auprès de madame de Mérande et lui parle des plus précieux intérêts de mon cœur.

GILLETTE. Bah !

JULIE. Comment cela se pourrait-il ?

GILLETTE. Est-il fort, votre oncle ?

JACQUES, *souriant*. Très fort !

GILLETTE. Plus fort que M. de Beaupré ?

JACQUES. Aussi fort ; mais peu importe !

GILLETTE. Il importe beaucoup, au contraire !

JACQUES. Entre mon oncle et M. de Beaupré il ne pourrait y avoir de conflit.

GILLETTE. Vous ne savez pas comme il est violent, M. de Beaupré ! et malhonnête ! Il m'a appelée oie !

JACQUES, à Julie. Mademoiselle, l'heure est venue de tout vous révéler !

JULIE. Ah ! mon Dieu ! attendez maman !

JACQUES. Si je ne me trompe, madame de Mérande n'a plus rien à apprendre ! Mademoiselle, je suis... (Il hésite.)

JULIE. Achevez !

JACQUES. Pourvu que cette révélation ne me nuise pas dans votre esprit !

JULIE. Vous me faites trembler !

GILLETTE. Je devine ! c'est épouvantable !

JULIE. Vous êtes ?...

GILLETTE, explosion. Le neveu de notre farouche ennemi !

JACQUES. En effet, mademoiselle, M. de Beaupré est mon oncle !

JULIE, avec chagrin. Quel malheur !

JACQUES. Mademoiselle, le parent qui a été pour moi le plus tendre des pères, celui qui m'a soutenu et encouragé dans mes études, celui dont la haute raison s'est mise au service de mon inexpérience, dont l'esprit aimable séduit, dont la bonté pénètre, dont l'amour est inépuisable, celui qu'il faut aimer enfin dès qu'on le connaît, en effet, c'est monsieur de Beaupré !

GILLETTE. Eh bien, malgré toutes ses qualités, si jamais j'en raffole, c'est que je changerai beaucoup !

COUPLETS.

JULIE.

I.

Quoi, tant de bonté, de tendresse,
Tant de raison et de sagesse !
Vous m'étonnez, je le confesse ;
Je ne reconnais plus, ici,
Ce sombre et farouche ennemi.

JACQUES.

II.

Votre ennemi ! mais il vous aime !
Son seul désir, son bien suprême,
Serait de le dire, ici même,
De vous tirer enfin d'erreur,
Et de vous presser sur son cœur !

GILLETTE, à part.

III.

Cette histoire est bien singulière !
Aussi, ma rancune première
M'empêche, étant très-routinière,
D'adorer, dès le premier mot,
L'abominable Gaspardau !

JULIE. Et la haine de maman ?

JACQUES. Madame de Mérande aurait daigné lire une des nombreuses lettres que lui a écrites mon oncle, que tout se serait expliqué ; elle aurait eu à pardonner, sans doute, mais l'offense ne dépassait pas la mesure de sa miséricorde. Jugez-en !

JULIE. Je ne sais si je dois !... Ce sont les secrets de maman !

JACQUES. Ce ne sont point des secrets ! Messieurs de Mérande et de Beaupré, unis de la plus fraternelle amitié, s'étaient juré de ne jamais se marier. Quand M. de Mérande dut épouser madame votre

mère, mon oncle lui écrivit lettres sur lettres pour lui rappeler son serment, et, sans doute, il n'y ménagea pas le mariage, contre lequel il avait un parti pris, ni la jeune fiancée qu'il ne connaissait point. Tels sont les torts de M. de Beaupré. M. de Mérande répondit, et, après les lettres acerbes, la rupture ! Depuis qu'un hasard que je bénis a fait de moi le médecin de madame de Mérande, et de mon oncle, votre voisin, mon oncle n'a plus eu qu'un désir, se rapprocher de la veuve de son ami. Seulement, tous ses efforts ont tourné contre lui !

JULIE. Ainsi, M. de Beaupré ne nous hait pas ?

JACQUES. Il sait que vous êtes un ange, et il a pour madame de Mérande la plus haute estime.

JULIE. Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ?

JACQUES. Puisque tout accès lui était interdit !

JULIE, souriant. Sauf les murailles.

GILLETTE. Aussi, en a-t-il usé, lui et son vilain Gaspardau !

ENSEMBLE.

JACQUES et JULIE.

C'en est fait, plus d'erreur !
L'espoir et le bonheur
Me pénètrent le cœur !

GILLETTE.

Soit, c'était une erreur !
Mais je garde en mon cœur
Rancune à l'émondeur !

SCÈNE XI

LES MÊMES, GASPARDAU, sur le mur.

GASPARDAU. L'émondeur, présent ! (Il jette deux bouquets aux deux jeunes filles.)

GILLETTE, moitié riant. Et si l'on vous les renvoyait par le même courrier, vilain Corse ?

GASPARDAU. De Nanterre, mademoiselle, avec votre permission.

GILLETTE. Vous n'êtes par Corse ?

GASPARDAU. Et ne le fus jamais !

JACQUES, riant. D'ailleurs, mademoiselle Gillette, je me permettrai de vous faire observer qu'il y a d'aimables gens partout, et, qui sait ? en Corse plus qu'ailleurs, peut-être !

GILLETTE. Bon ! mais en ce cas, pourquoi s'appeler par un O ?

GASPARDAU. Faites excuse ! c'est d-a-u que je m'appelle, et pas d-o, ce qui est très-différent !

GILLETTE, riant. Fallait donc le dire !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M^{me} DE MÉRANDE, M. DE BEAUPRÉ.

M. DE BEAUPRÉ, tenant la main de madame de Mérande. La paix est faite !

MADAME DE MÉRANDE. Il ne s'agissait que de s'entendre.

GASPARDAU, de son mur. Bravo !

M. DE BEAUPRÉ. Descends, madame te le permet.

GASPARDAU. Et mademoiselle Gillette ?

GILLETTE. Abimerez-vous encore nos topinambours ?

GASPARDAU. Exige-t-on une réponse catégorique ?

GILLETTE. Oui !
GASPARDAU. Ma conscience me défend de m'engager.
GILLETTE, *riant et lui rejetant son bouquet*. Alors, restez chez vous !

REPRISE GÉNÉRALE DE L'ENSEMBLE

C'en est fait, plus d'erreur !
Soit, c'était une erreur.

M^{me} ADAM-BOISCONTIER.

TANTE GERTRUDE

(SUITE.)

X



BIEN résolue à aider de tout son pouvoir celui qu'elle adoptait déjà pour son fils, madame d'Estemont s'assit sous un berceau de chèvre-feuille pour attendre Elisabeth ; mais bientôt la voix de la vieille Nanon se fit entendre à peu de distance, elle était envoyée par le notaire, et apportait à madame de Roisé une lettre de mademoiselle Gertrude. Elisabeth se montra alors sur le seuil de la porte, les joues encore humides des larmes qu'elle avait versées. Madame d'Estemont la vit prendre avec empressement la lettre qu'on lui apportait, lever les yeux au ciel comme pour lui rendre grâce de ce secours inattendu et la lire avec une émotion qu'elle ne cherchait point à déguiser.

« Mamzelle annonce-t-elle enfin son retour ? demanda la vieille cuisinière.

— Hélas ! non, répondit madame de Roisé ; elle n'en parle même point, mais quelque chose me dit qu'elle ne tardera pas à revenir.

— Dieu vous entende, ma bonne dame ! »

La jeune femme adressa à Nanon quelques paroles bienveillantes et l'envoya déjeuner à l'office ; puis elle reprit la lettre et la relut avec une grande attention.

Madame d'Estemont crut devoir interrompre les réflexions que pouvait suggérer cette lecture, et s'avançant vers Elisabeth comme si elle l'apercevait à l'instant même :

« Tu t'es levée de bien bonne heure aujourd'hui, ma chérie, lui dit-elle.

— L'air du matin me fait du bien, répondit Elisabeth en lui donnant son front à baiser ; mais vous-même, auriez-vous mal dormi cette nuit que vous voilà déjà sur pied ? Seriez-vous malade, maman ?

— Je me porte fort bien au contraire, et ce jour est un grand jour pour moi, c'est l'anniversaire de ta naissance, ma fille, aussi étais-je impatiente de t'embrasser.

— Chère petite maman, dit Elisabeth en la pressant sur son cœur avec cette câlinerie de jeune

filles, dont elle n'avait pas encore perdu la gracieuse habitude.

— Je ne serai pas seule à fêter cette journée, mon enfant, ton frère et cet excellent M. Verdier te ménagent une surprise.

— Vraiment ! répondit Elisabeth du ton le plus naturel, ils sont trop bons de s'occuper d'une créature aussi maussade que je le suis.

— Il ne tient qu'à toi de redevenir tout à fait aimable, mon enfant ; d'abord, si tu veux me faire bien plaisir, tu quitteras cette vieille robe, qui t'étouffe, pour mettre celle que je t'ai fait venir de Paris ; puis tu me donneras le plaisir d'arranger à mon gré tes beaux cheveux dont j'étais si fière.

— A quoi bon ? dit Elisabeth en soupirant, je puis changer d'habit, mais mon cœur ne changera point.

— Et pourquoi t'obstiner dans cet inutile chagrin, mon enfant, n'as-tu pas assez gémi, n'as-tu pas assez pleuré ? Quand tes larmes seraient plus abondantes que les gouttes d'eau de la mer, ressusciteraient-elles celui que nous avons perdu ?

— Il demeurera toujours vivant dans mon souvenir, dit la jeune femme.

— Qui le sait ? reprit la mère ; Dieu a voulu que les plus grandes douleurs s'affaiblissent peu à peu dans les âmes. »

Elisabeth tressaillit involontairement.

« Dieu commande la résignation, mais il ne commande pas l'oubli, » murmura-t-elle.

Il y eut un long silence, Elisabeth paraissait plongée dans ses réflexions.

« Je t'ai quelquefois parlé de ton père, dit madame d'Estemont, tu sais que c'était un homme d'honneur, fort considéré dans le pays ; mais ce que tu ne sais point assez peut-être, c'est que, malgré la grande différence d'âge qui existait entre nous deux, j'avais pour lui la plus vive tendresse. Sa mort prématurée me jeta dans un tel accès de désespoir, que je priai le ciel de me faire mourir aussi. Ton frère avait trois ans à peine et tu étais encore à la mamelle ; le chagrin qui me dévorait pensa te devenir funeste, mon lait s'altérait sensiblement et tu dépérissais à vue d'œil ; mon médecin me déclara qu'il fallait surmonter ma dou-

leur ou chercher une nourrice; aussitôt l'amour maternel reprit tous ses droits, je bannis de mon cœur, comme de mauvaises pensées, les cruels souvenirs qui s'y présentaient, et, loin de fuir d'utiles distractions, je les recherchai au contraire, dans les bornes du devoir et des convenances.

— Pauvre chère maman, que de sacrifices vous avez faits pour moi ! » dit Elisabeth en se jetant dans les bras de sa mère.

Madame d'Estemont serra sa fille sur son cœur, une larme mouilla sa paupière.

« Ces sacrifices, mon enfant, tu m'en as bien dédommagée depuis; quand tu commenças à me sourire, quand tes lèvres enfantines balbutièrent mon nom; quand, suspendue à mon cou, tu me couvrais de tes baisers, je sentis que le bonheur ne m'avait pas fui sans retour. Vous grandissez, ton frère et toi, votre intelligence se développait à plaisir; on admira votre beauté, votre esprit, mon Ludovic avait des prix au collège, tu devenais une aimable jeune fille, et moi, mère fortunée, je jouissais de vos succès beaucoup plus que vous mêmes; et, pleine de joie, j'ai souvent remercié le ciel de n'avoir point exaucé mon vœu téméraire.

— Ainsi vous étiez heureuse, maman ?

— Oui, je l'étais avant de te voir plongée dans l'affliction, car les jouissances de l'amour maternel surpassent les félicités de l'union la mieux assortie.

Elisabeth écoutait pensive.

« Si le ciel m'avait accordé un enfant, dit-elle enfin, si dans ses traits chéris j'avais retrouvé l'image de Victor, comme vous, maman, je me serais dévouée à lui corps et âme, mais moi je ne suis qu'un être inutile ici-bas, un obstacle au bonheur des miens.

— Ne parle pas ainsi, ma fille chérie, car tu es encore ma vie et mon bonheur; mais, si ma tendresse mérite ton amour, donne-moi la seule marque de reconnaissance que je t'aie jamais demandée.

— O maman ! que puis-je faire pour vous ? Parlez vite, je vous prie.

— Ce que je désire de toutes les forces de mon âme, c'est de te voir consolée, c'est de te voir heureuse, et, pour toi, le meilleur moyen d'y parvenir, continua-t-elle en hésitant, serait, je crois, de contracter un second mariage.

— Que dites-vous ? s'écria la jeune femme, émue d'un trouble extrême.

— Rien qui ne soit permis par les lois et par l'Église, reprit la mère aussitôt. Oh ! je t'en conjure, Elisabeth, accorde-moi cette joie de pouvoir un jour bercer sur mes genoux les enfants de ma fille chérie; d'ailleurs, je suis vieille déjà, la mort peut me surprendre bientôt, et elle serait affreuse pour ta pauvre mère, si je devais te laisser sans protecteur sur la terre. »

Et ses yeux humides étaient attachés sur Elisabeth avec une expression d'ineffable tendresse; l'on eût dit que de la réponse qui allait lui être faite dépendait sa vie toute entière; mais Elisabeth demeurait froide et silencieuse, son regard errait dans l'espace avec cette fixité intelligente qui avait déjà plusieurs fois effrayé sa famille.

« Réponds-moi, chère enfant, reprit madame d'Estemont décidée à tout dire, M. Verdier ne te semble-t-il pas mériter toute ton estime ?

— Oui, répondit-elle avec un doux sourire, M. Verdier est un honnête homme, c'était l'ami de Victor, c'est le mien aussi.

— Eh bien ! c'est lui que je te propose. »

Madame d'Estemont attendit longtemps une réponse, la jeune femme était retombée dans une de ces vagues rêveries qui lui étaient devenues habituelles.

Tout à coup des bruits de pas retentirent sous la feuillée, et M. Verdier lui-même, dans une élégante toilette du matin, se montra en souriant à l'entrée du berceau de verdure.

« Voilà une heure que je vous cherche, mesdames, » dit-il de sa voix la plus douce.

Un cri rauque lui répondit seul, et Elisabeth, s'élançant tout effarée à travers les branches fleuries, s'enfuit vers le château.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme étonné.

— Il y a, mon cher ami, que mes craintes se confirment de plus en plus, et que je suis maintenant la plus malheureuse des mères. »

Et elle raconta en pleurant tout ce qui venait de se passer.

M. Verdier mit un genou en terre, et, saisissant la main de madame d'Estemont, il y posa respectueusement ses lèvres.

« Merci de tout ce que vous avez bien voulu tenter en ma faveur, lui dit-il d'un ton pénétré; si vous daignez me continuer vos bons offices, je compte toujours sur un heureux résultat.

— Ainsi donc vous n'êtes pas découragé par ce que vous venez de voir ?

— Non, le but auquel nous tendons mérite bien que je persévère.

— Et s'il était vrai ? dit-elle en fixant sur lui son regard désolé et sans oser s'expliquer davantage. »

M. Verdier comprit à demi mot.

« Vos craintes sont mal fondées, dit-il avec empressément, une douleur profonde a ébranlé ce jeune cerveau; le temps, la distraction rétabliront l'équilibre; la science a d'ailleurs de grandes ressources que l'on emploierait au besoin. »

Ils revinrent au château, où Elisabeth était depuis longtemps de retour, mais ils la cherchèrent en vain dans le salon et dans la petite serre où elle s'arrêtait quelquefois; elle s'était renfermée dans sa chambre, et elle fit dire à sa mère qu'elle était souffrante et qu'elle désirait se reposer.

Le repas fut triste et la conversation languissante. Quand on eut fini de dîner, Ludovic pria M. Verdier d'essayer le piano nouvellement reçu; celui-ci se prêta de bonne grâce au désir de son jeune ami; il promena quelque temps les doigts sur le clavier, en tira des sons harmonieux, puis il entonna la romance qu'il avait composée à la louange de Victor. Jamais peut-être sa voix n'avait été plus sonore, on eût dit même qu'il sacrifiait l'expression au désir de se faire entendre de loin. Quand il eut fini, il s'arrêta quelques instants, comme dominé par son émotion; il lui sembla alors entendre un pas léger dans le cabinet voisin et le frôlement contre le mur de ces larges manches à gigots, dont la mode avait alors consacré l'usage. Un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

« C'est bien, se dit-il tout bas, courage et persé-

véance, avant trois mois elle sera ma femme, une bonne petite femme malgré tous ses travers de sentimentalité et de sensiblerie, une femme que je saurai rendre raisonnable et dont la fortune me fera honneur dans le monde. »

Il s'éloigna de ses amis l'air triste et soucieux, comme il convenait à la circonstance; mais, arrivé au bout de l'allée principale, il se retourna lentement, jeta un regard de convoitise sur le vieux château de Sancy, qui s'élevait majestueusement au milieu des prés en fleurs et des champs couverts d'une riche moisson, et il se dit en relevant la tête:

« J'aurai vraiment peu de chose à faire pour que mon château devienne la plus belle habitation du pays! »

XI

Cependant mademoiselle de Roisé était toujours en Afrique. S'obstinant à espérer contre toute espérance, elle continuait ses recherches et conservait son idée fixe; mais, si ce voyage mystérieux ne paraissait point devoir obtenir le résultat qu'elle avait osé en concevoir, si son but véritable semblait de jour en jour plus impossible à atteindre, sa vie, du moins, n'était ni oisive ni inutile. Elle avait lié connaissance avec les religieux de Saint-Joseph, établis depuis peu à Alger, et elle les aidait de son temps et de sa bourse à soigner les malades et les blessés, soit à l'hôpital, soit à domicile. Chaque matin elle se rendait au dispensaire, et, prenant un tablier de cotonnade blanc, comme les bonnes sœurs, elle faisait auprès d'elles son apprentissage d'infirmière, les secondant pour panser les plaies et préparer les remèdes. Souvent, l'après-midi, elle accompagnait la religieuse chargée d'aller visiter les pauvres Arabes, trop malades pour pouvoir sortir; puis, quand le soleil baissait à l'horizon, elle rentrait chez elle, faisait à la hâte un peu de toilette et s'établissait, l'hiver, dans son salon mauresque, garni de divans et de fauteuils venus de France, auprès d'une table chargée de journaux et de brochures; l'été dans sa cour, pavée de marbre blanc, ornée de vases de fleurs et rafraîchie par le jet d'eau d'une fontaine; elle recevait un assez grand nombre d'officiers et de fonctionnaires, heureux de retrouver dans cette maison hospitalière le souvenir du pays natal et comme le foyer de la famille absente.

Mademoiselle de Roisé se montrait gaie et charmante au milieu de cette petite cour, dont elle était la reine ou plutôt la mère respectée. Elle portait un intérêt véritable à tous ceux qu'elle avait une fois admis dans ce cercle intime, elle écoutait attentivement leurs confidences, se réjouissait de leurs joies ou s'affligeait de leurs chagrins, et elle trouvait alors dans son cœur des paroles inspirées, qui étaient un baume à leurs blessures; elle les aidait aussi de ses conseils et souvent de son influence auprès des hauts personnages dont elle avait conquis l'estime et l'amitié. En quelque circonstance qu'ils réclamassent son appui, ils la trouvaient toujours disposée à s'employer de tout son pouvoir pour leur être utile. Ses reproches, lorsqu'il lui arrivait d'en faire, étaient si bien déguisés sous une innocente plaisanterie, et adoucis par tant de bienveillance qu'ils pénétraient les esprits et y amenaient de salutaires réflexions.

La société féminine était nulle à Alger ou, du moins, n'était pas fort bien composée dans l'origine; mais bientôt quelques jeunes Françaises, de mœurs et de position respectables, se hasardèrent à rejoindre leurs maris en Afrique; le nombre en a été si grand depuis, et le séjour de l'Algérie, devenue une province de France, offre maintenant tant de sécurité en tout genre; les relations avec la mère-patrie y sont si fréquentes et si rapides, les ressources si grandes, que ce voyage nous paraît aujourd'hui chose très-facile et très-peu méritoire; c'était cependant alors une preuve de courage que de venir partager les privations de ces premiers temps de la conquête. Des périls de plusieurs sortes entouraient les jeunes femmes que leur tendresse conjugale portait à braver les ennuis de cette espèce d'exil, et le plus grand peut-être était celui de la mauvaise compagnie ou de l'isolement presque complet. Mademoiselle de Roisé, que son âge, son esprit et sa position exceptionnelle faisaient entourer de respects et d'égards, vit pour ces nouvelles venues une bonne œuvre à accomplir; elle recherchait avec adresse l'occasion de les voir et de leur parler, et elle se déclarait la protectrice et l'amie de toutes celles qu'avec sa sagacité naturelle et son habitude du monde elle jugeait de mœurs irréprochables et d'intentions droites et pures. Lorsqu'elle s'était assurée de leur honnêteté et de leurs bons principes, elle les admettait dans son intimité, leur donnait les renseignements qui pouvaient leur être utiles, leur rendait toutes sortes de petits services, et tâchait de les prémunir contre les dangers qui pouvaient les menacer, en leur prêtant de bons livres et en leur procurant d'innocentes distractions pour les préserver de l'ennui, cette source de tant de fautes et de tant de regrets.

Elle avait reçu du ciel cette puissance d'attraction qui est le don des âmes privilégiées, aussi son amitié était-elle ardemment désirée et l'entrée de son salon regardée comme un honneur et un brevet de moralité qui devait plus tard ouvrir toutes les portes.

Cette vie si pleine, si féconde en bons résultats, si saintement laborieuse, consolait un peu la pauvre Gertrude de l'inutilité de ses recherches au sujet de son neveu, et lui donnait le courage d'une résignation dont Dieu seul connaissait le mérite. A voir son front serein, ses manières aimables, à entendre ses discours enjoués, on la croyait heureuse entre toutes, et l'on se sentait le désir de venir souvent prendre sa part de cette paix de l'âme, de cette gaieté communicative qui rayonnait autour d'elle; mais il y avait cependant des heures de tristesse où la nature reprenait ses droits, où la mère inconsciente pleurait son fils perdu, sa patrie abandonnée, ses amis absents. Dans un de ces moments pénibles, par une de ces chaleurs épuisantes qui lui imposaient quelquefois un repos momentané, Gertrude, à demi-couchée sur son divan, relisait pour la seconde fois une lettre d'Elisabeth dont les phrases incohérentes lui faisaient faire de douloureuses conjectures, lorsqu'elle fut tout à coup distraite de ses réflexions par le bruit lourd et saccadé des pas de son vieux serviteur retentissant dans la galerie extérieure.

C'était l'heure de la sieste, dont François avait

consciencieusement adopté la coutume, car il souffrait plus que sa maîtresse de l'ardeur du climat, ou tout au moins il s'en plaignait davantage ; il fallait donc, pour le faire manquer à cette habitude, qu'il fût survenu quelque chose d'assez important.

« Que me voulez-vous, François ? dit mademoiselle de Roisé en soulevant elle-même la portière ; et d'où vient que vous êtes sur pied à cette heure ?

— Le fait est qu'il n'y a que des chiens et des Français dans les rues, comme l'on dit ici et comme je viens d'en juger par moi-même, ajouta-t-il en essuyant la sueur qui ruisselait de son front, mais avec un air de satisfaction qui ne lui était pas habituel.

— Vous êtes donc sorti par cette chaleur tropicale ? Et pourquoi faire, s'il vous plaît ?

— Je suis sorti aujourd'hui, j'étais sorti hier et avant-hier, j'avais mes raisons pour cela, ajouta-t-il d'un ton mystérieux ; mademoiselle n'est pas la seule à s'occuper de mon pauvre maître, et, sans en avoir l'air, je crois avoir trouvé quelqu'un qui pourrait peut-être nous mettre sur ses traces.

— Que dites-vous, mon bon François, dit mademoiselle de Roisé en se trouvant debout comme mue par un ressort puissant, que savez-vous ? qu'avez-vous appris ? parlez, parlez vite !

— Que mademoiselle me laisse le temps de m'expliquer, dit François en s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil ; tout le monde sait bien que je ne suis pas vif comme mademoiselle, et surtout dans ce vilain pays où la chaleur m'ôte l'appétit et les forces ; ce qui ne m'empêche pas de faire ma besogne tout comme un autre après tout.

— Mieux qu'un autre même, dit mademoiselle Gertrude ; je sais tout cela, François, mais parlons de celui qui pourrait me donner des nouvelles de Victor.

— Ah ! voilà l'affaire en deux mots, reprit le vieux domestique. Mademoiselle n'a-t-elle pas remarqué que la petite Rachel commence à écorcher le français de manière à se faire un peu comprendre par un vieux chrétien comme moi ?

— Elle le parle même fort bien pour le peu de temps qu'elle est à mon service, répondit Gertrude, et je voudrais avoir fait dans la langue arabe autant de progrès que cette jeune fille, dépourvue de livres et de professeurs, en a fait dans notre langue ; mais quel rapport cela peut-il avoir avec ce qui nous occupe ?

— Un très-grand rapport, comme mademoiselle va en juger par elle-même, répondit avec assurance le vieux domestique. Si Rachel ne savait pas quelques mots de français, car elle n'en sait en réalité que quelques mots, quoique mademoiselle ait la bonté de se montrer satisfaite de ses progrès, je n'aurais pas appris qu'un de ses cousins avait vu dans une tribu arabe, loin, bien loin d'ici, un prisonnier français ; je n'aurais pas pu courir après ce juif et m'assurer, par les questions que je lui ai fait adresser en ma présence, que le signalement du prisonnier devait être celui de mon pauvre maître...

— Courez me chercher cet homme, mon bon François, interrompit mademoiselle de Roisé, ne pouvant maîtriser son émotion, que je le voie ! qu'il m'interroge moi-même !

— Que mademoiselle réfléchisse que ce ne sont encore que des conjectures, et qu'ainsi il ne faut point regarder la chose comme certaine.

— Je ne le sais que trop, mon pauvre François, mais n'importe, je veux voir le juif.

— Mademoiselle n'attendra pas longtemps, j'avais prévu son désir, Israël est à la cuisine en compagnie d'une bouteille de vin.

— Allez donc et revenez vite, dit-elle en se promenant à grands pas dans la galerie pour calmer l'agitation de son âme.

Le juif arriva bientôt, il posa la main sur son cœur pour saluer mademoiselle de Roisé et se tint humblement debout devant elle. C'était un petit homme d'une trentaine d'années, assez sordidement vêtu d'un large pantalon d'un bleu foncé, d'une veste pareille et d'un burnous d'un blanc sale, mais son corps était robuste et sa physionomie intelligente.

« Est-il vrai que tu aies vu un militaire français prisonnier dans une tribu éloignée ? lui demanda Gertrude en appelant à son secours le peu d'arabe qu'elle avait pu apprendre.

— Oui, dit le juif, vu comme je te vois, comme je vois le soleil en plein jour et les étoiles dans la nuit.

— Était-il de grande taille ?

— Grand comme le sidi, répondit-il en désignant François, mais beaucoup plus jeune que lui, le sidi pourrait être son grand-père.

— Avait-il les cheveux noirs ou blonds, le nez court ou aquilin ? »

Israël ne comprit point ces paroles, il fallut appeler Rachel pour se faire entendre.

La jeune fille arriva aussitôt, le visage souriant et toute fière du rôle d'interprète qu'elle allait remplir.

Elle transmit fidèlement les demandes et les réponses, et il résulta de celles-ci que le juif n'avait jamais parlé au Français, mais qu'il l'avait vu plusieurs fois dans la tribu des Aribis, lorsqu'il allait échanger des armes de Kabylie et des tissus d'Alger contre des laines brutes et des dattes de Biskara, et que, comme l'avait dit François, le signalement qu'il donnait de ce prisonnier pouvait se rapporter parfaitement au lieutenant de Roisé.

Mademoiselle Gertrude rougissait et pâlisait tour à tour en entendant ces réponses, l'espérance et la crainte se disputaient son âme.

« Pourrais-tu racheter ce prisonnier et le ramener vivant à Alger ? demanda-t-elle à Israël.

— Oui, si tu me fournis l'argent nécessaire, répondit-il sans hésiter.

— Et combien te faudrait-il pour cela ? » reprit mademoiselle de Roisé.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La suite au prochain numéro.)

LE PAPILLON



Pourquoi t'approcher en silence
Et menacer mon vol joyeux ?
Par quelle involontaire offense
Ai-je pu déplaire à tes yeux ?

Je suis la vivante étincelle
Qui monte et descend à son tour,
La fleur à qui Dieu donne une aile,
Un souffle, un regard, un amour.

Ma vie est tout heureuse et pure,
Pourquoi désires-tu ma mort ?
Oh ! dis-moi, roi de la nature,
Serais-tu jaloux de mon sort ?

Va, je sais bien que tu t'inclines
Souvent, pour essuyer des pleurs,
Que tes yeux comptent les épines
Où je ne vois rien que des fleurs.

Mais celui dont la main divine
A daigné nous former tous deux,
Pour moi parfuma la colline
Et de loin te montra les cieux.

Il me fit deux ailes de flamme,
A moi, feu follet du printemps ;
Pour toi, son fils, il fit une âme
Plus grande que le firmament.

Si chaque instant qui passe, entraîne
Mon trésor pur, mais fugitif,
Il brise un anneau de la chaîne
Qui te retient, noble captif !

Ecoute ma voix qui t'implore :
Loin de moi détourne tes pas...
Laisse-moi vivre un jour encore,
O toi qui ne finiras pas !

MARIE-JENNA.



REVUE MUSICALE

LA MESSE DE LISZT — MORT DE CLAPISSON

— TOM L'AVEUGLE —

LE MONITEUR DES PIANISTES — NOUVELLES

COMPOSITIONS



Le nom de Liszt est en ce moment sur toutes les lèvres. Ce grand pianiste dont la vie fut une longue ovation, ce charmant cavalier dont la tête expressive, les manières distinguées, la voix pénétrante, éveillaient une admiration sympathique chez tous ceux qui pouvaient l'entendre, cet homme heureux que le public salua pendant tant d'années de ses plus frénétiques bravos, Liszt a embrassé la vie religieuse; il s'est voué au silence du cloître, il a dit adieu aux vanités des succès artistiques, aux entraînements des enthousiasmes mondains. Et pourquoi donc alors le revoyons-nous à la tête d'une armée de musiciens, demandant à l'art, demandant au monde les gloires auxquelles il avait renoncé? Est-ce le calme austère d'une âme pieuse qu'il trouvera dans les salons des ambassades? Les applaudissements de la foule lui apporteront-ils le détachement des choses d'ici-bas? Liszt veut-il l'apothéose et non l'oubli? Dans les cercles, dans les journaux, dans les carrefours, il n'est bruit que de la majestueuse figure du néophyte, de son grand air, de ses regards profonds. Eh bien! nous n'aimons pas tout ce mouvement, tout cet enthousiasme autour du prêtre. Nous n'aimons pas toutes ces voix qui s'élèvent pour chanter sa louange, nous n'aimons pas surtout que cette louange profane, on la lui jette à la face! Quand l'éloquence chrétienne, sous forme d'enseignements religieux, jaillira du cœur et des lèvres du ministre des autels, alors nous l'admirerons, nous l'acclamerons, parce que sa parole sainte aura semé dans les sillons humains les bienfaits de la grâce: mais nous ne saurions accueillir avec le même élan l'artiste qui ne diffère de l'homme du monde que par la robe et le rabat. Il ne manque pas de génies cachés sous les profondeurs ténébreuses des cloîtres. Ceux-là veulent qu'on les oublie. Ils ont abandonné le bruit pour le silence, les fleurs pour les épines, le sol-il pour l'ombre. Ils se sont réfugiés dans la prière; ils se sont donnés à Dieu avec leurs repentirs, leurs espérances, leur foi. Le vent du ciel a chassé les ora-

ges du cœur et les troubles de l'esprit; l'orgueil, ce fléau de l'homme moral, a été dompté, et leur âme s'élève pure et sereine, sur les ruines d'un passé où toute fleur cache un abîme. Ces génies dont on ne parle plus, je les préfère à ceux dont on parle sans cesse, je les trouve plus grands dans leur obscurité que ceux qui cherchent l'admiration de la foule dans leur rayonnement glorieux.

Dans la messe solennelle chantée à Saint-Eustache, on sent le pianiste d'autrefois, mélodieux, dramatique et hardi. Il y a dans cette œuvre des pages vraiment religieuses et des morceaux tout à fait profanes; parfois une ampleur magistrale, parfois des tournures mesquines. Liszt fut, avant tout, un pianiste exécutant. Ses compositions, dont quelques-unes sont remarquables d'ailleurs, n'ont jamais atteint aux proportions des chefs-d'œuvre. Jouées par d'autres, elles ne produisaient aucun effet. Cependant son dernier morceau, l'*Hymne aux Mers*, dédié à Sa Sainteté le Pape, était d'une haute conception, et nous nous attendions à une messe d'un caractère plus religieux, plus saisissant, plus profond. Liszt me paraît s'être trompé. — L'homme d'église a nuit à l'homme du monde, tout autant que l'homme du monde nuit à l'homme d'église.

CLAPISSON.

C'était un honnête homme et un charmant compositeur que Clapisson; que de mélodies délicieuses, que de gais refrains nous devons à sa verve tour à tour vive, élégiaque et légère! Qui ne se rappelle avoir entendu Roger chanter cette belle romance :

S'il faut douter de toi!

Qui n'a ri jusqu'aux larmes en écoutant ses chansonnettes comiques : *la Basse-cour*, *Lolo à la correctionnelle*, *Nestor le coiffeur*. Visite à la nourrice, et tant d'autres folies spirituelles qui se promenaient dans toute la France et dont l'écho retentissait depuis la chambrette de l'ouvrière jusqu'au salon de la femme du monde! Et les grands duos du *Vieux Paris*, et les deux charmants airs de *Flora* et du *Postillon*, c'était là de cette bonne petite musique française, babillarde et fringante qui plaisait partout et à tous. Plus tard Clapisson composa des ouvrages plus sérieux. D'abord la *Symphonie* de 1839, qui est une page magistrale; puis l'opéra comique de *la Figurante*, qui obtint un légitime succès.

Viennent ensuite : *la Perruche*, *Frère et Mari*, le *Code Noir*, les *Bergers Triumphant*; *Gibby la cornemuse*, la *Statue équestre*, le *Sylphe*, les *Mystères d'Udolphe*,

les *Trois Nicolas*, opéras comiques qui ont laissé peu de souvenirs. A l'Opéra, Clapisson fit jouer *Jeanne la folle*, ouvrage en cinq actes, dans lequel débuta mademoiselle Masson. Au Théâtre-Lyrique il fit représenter la *Promesse*, la *Fanchonnette*, *Madame Grégoire* et *Margot*. Voici, certes, un assez lourd bagage, qui valut au maître une réputation européenne.

Clapisson naquit à Naples le 15 septembre 1808. Sa famille était alors attachée au service du roi Joachim Murat, et rentra en France après les événements de 1815. Admis au Conservatoire le 18 juin 1830, Louis Clapisson y reçut les leçons d'Habeneck, sur le violon, et mérita le second prix au concours de 1833, ce qui lui valut son entrée à l'orchestre de l'Opéra, en qualité de deuxième violon. Disciple assidu de Reicha, les aptitudes du jeune artiste pour la composition se révélèrent bientôt. Il se mit si vaillamment à l'œuvre, que ses ouvrages se succédèrent presque sans interruption.

Depuis quelques années cependant, Clapisson vivait éloigné du théâtre, attendant l'occasion d'y reparaître dans de bonnes conditions, avec une nouvelle partition entièrement terminée, sous le titre provisoire : *Le Baron de Trenck*.

Devenu chevalier de la légion d'Honneur, Clapisson fut admis à l'Institut pour y remplacer Halévy, nommé secrétaire perpétuel de la section des beaux-arts.

Appelé plus tard à diriger une classe d'harmonie au Conservatoire, il fit don à cet établissement du musée rétrospectif d'instruments de musique qu'il avait collectionnés depuis longtemps avec un amour d'antiquaire.

Clapisson a été enlevé d'une façon foudroyante. Sa mort est un deuil pour l'art, pour sa famille et pour ses amis. Ses obsèques ont eu lieu à l'église Saint-Eugène. L'Institut, le Conservatoire, le théâtre, le monde artiste y étaient représentés. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe. Le premier par M. Gilbert, membre de l'Institut, le second par M. Elwart, le dernier par M. Auguste Humbert, l'un des plus anciens collaborateurs de l'illustre et regretté défunt.

TOM L'AVEUGLE.

Le dernier numéro du *Harper's Weekly*, journal illustré qui se publie à New-York, annonce la prochaine arrivée en Europe du célèbre pianiste, *Tom l'Aveugle*, dont il donne en même temps le portrait.

Tom est aujourd'hui un jeune homme merveilleux, après avoir été un enfant prodige. Tel est au moins, dit le journal de New-York, l'avis unanime des milliers de personnes qui ont eu la bonne fortune d'entendre les admirables productions de cet étonnant génie.

Tom est né dans les environs de la ville de Columbus, en Georgie, le 25 mai 1849. Privé de la vue, sans aucune notion du monde extérieur, il a dû tout apprendre par l'ouïe et le toucher. Son être entier semble s'être développé sous l'influence de ces deux sens, et s'y être absorbé.

En dehors de ce qu'ils lui révèlent, les choses n'ont pour lui aucun caractère ; le gémissement de la douleur, le cri de la colère, le dur grincement du moulin à blé, le grondement du tonnerre et le doux son de la flûte, tout lui est musique.

Tom l'Aveugle n'avait pas deux ans qu'il traduisait par le chant tout ce qui frappait son oreille. Lorsque les jeunes filles de la famille à laquelle il était attaché se réunissaient autour de l'école pour chanter en commun, Tom venait et chantait avec elles ; et telle était la justesse et la facilité avec lesquelles il saisissait un motif, qu'elles étaient persuadées qu'il n'avait pas besoin de l'avoir appris, mais qu'en entendant les premières notes, il pouvait exécuter correctement sa partie.

Bientôt il commença à accompagner en faisant les seconds, bien qu'il n'en eût jamais entendu, mais un instinct de nature lui révélait que quelque chose de semblable devait se chanter.

A l'âge de quatre ans environ, il entendit pour la première fois le son d'un piano. A l'arrivée de l'instrument, il était, selon son habitude, à s'amuser dans la cour ; la première vibration des touches l'attira au parloir. On lui permit de promener ses doigts sur les touches, simplement pour satisfaire sa curiosité, et ne pas lui refuser l'innocent plaisir de faire un peu de bruit. Mais c'était une joie de luxe qui ne pouvait que rarement lui échoir, quand il avait la chance de trouver le parloir vide et le piano ouvert.

Une fois cependant, de minuit au jour, il put rester au parloir où il avait su pénétrer. Le piano n'avait pas été fermé, et les jeunes demoiselles furent réveillées par les sons de l'instrument. Au grand étonnement, elles entendirent Tom jouant un de leurs morceaux, et le matin elles le trouvèrent encore au piano.

Il lui fut permis de jouer de temps en temps ; de si rapides et de si étonnants progrès en furent la conséquence qu'on l'autorisa à jouer autant qu'il lui plairait. A compter de ce jour, son piano devint l'écho de tout ce qu'il entendit. Il développa ainsi de nouvelles et prodigieuses facultés, inconnues jusqu'alors au monde musical, et dont il semble que Dieu ait réservé le monopole à Tom.

Soixante-dix professeurs de musique à Philadelphie ont spontanément revêtu de leur signature la déclaration suivante :

« Les soussignés pensent qu'il est impossible d'expliquer ces prodigieux résultats par aucune des hypothèses que peuvent fournir les lois de l'art ou de la science. Tom est invariablement sorti triomphant de toutes les nombreuses épreuves auxquelles il a été soumis en notre présence, ou par nous-mêmes. Soit qu'il répétait d'une manière correcte et précise des morceaux écrits ou improvisés, joués devant lui pour la première fois, soit dans ses propres compositions, ou dans l'exécution de celles de Thalberg, Gottschalk, Ascher, Verdi ou autres, en fait, sous toute forme d'examen musical (et les expériences sont trop nombreuses pour les énumérer), il a montré une puissance et une capacité qui le classent parmi les plus étonnants phénomènes dont l'histoire de la musique ait gardé le souvenir. »

Tom l'Aveugle obtient d'incroyables effets dans divers morceaux de sa composition. Il avait moins de cinq ans lorsque, après un orage, il en fit un qu'il intitula : *Ce que me disent le vent, le tonnerre et la pluie*.

Il en composa un autre après avoir entendu divers récits de la première bataille de Bull-Run.

L'imitation du départ et de l'approche des deux armées, les escarmouches, le combat, le bruit strident qui annonce l'approche des renforts de Kirhysmith ; la terrible retraite, tout cela est saisissant et arrache des larmes aux yeux de ses auditeurs. Il joue la plus difficile musique des grands auteurs avec une délicatesse de touche, une puissance et une expression qui ont été rarement entendues. C'est au printemps prochain qu'il doit se rendre en Europe.

LE MONITEUR DES PIANISTES.

Le nombre des journaux de musique publiés en France est fort restreint. Encore ces feuilles rares ne s'occupent-elles que des événements produits dans le monde artistique.

On y chercherait en vain une sérieuse appréciation de tels ou tels morceaux dont l'analyse doit guider le public dans le choix des œuvres nouvelles qui lui sont inconnues et dont le titre seul est un guide insuffisant. L'éditeur Girod vient de prendre sous son patronage une feuille mensuelle consacrée à combler cette lacune. *Le Moniteur des pianistes*, titre du nouveau journal, donne chaque mois six morceaux de piano des meilleurs maîtres. Une leçon écrite sur chacun de ces morceaux forme une partie du texte de ce journal, et permet de se rendre un compte exact de la nature de l'œuvre, de son caractère et de la manière dont il doit être travaillé, puis exécuté. Là, toutes les intentions de l'auteur sont indiquées comme s'il vous donnait lui-même une leçon orale. Or, en disant six morceaux par mois, nos lectrices sont priées de remarquer que ce chiffre équivaut à 72 par an, que l'abonné recevra *franco*, et qui resteront sa propriété. De plus, ce journal publie un compte rendu des théâtres et des concerts, une chronique parisienne et une chronique étrangère.

L'abonnement, qui est de 20 francs par an, part du 20 décembre de chaque année. Les bureaux du

journal sont situés boulevard Montmartre, 16, dans les magasins de M. Girod, éditeur de musique et directeur de la feuille nouvelle.

Voici parmi les primeurs artistiques qui viennent de paraître dans cette excellente maison, celles que nous croyons devoir recommander particulièrement à nos abonnées :

Espoir, étude, par Mansour, composition gracieuse et classique. — *Le Réveil de la nature*, par Gilbert, pièce facile comme mécanisme, mais dont le style élevé réclame une étude sérieuse. — *Seguidillas*, de Colomer ; rythme fortement accentué, idée originale, effets brillants, sans grande difficulté. — *Lalla-Rouck*, fantaisie-valse, de Burgmüller ; pages artistiques et de forme très-élégante. — Fantaisie sur la *Flûte enchantée*, de Mozart, par Ketterer ; œuvre de haut style, de la netteté, de la grandeur. Ce morceau doit être sérieusement travaillé : beaucoup de calme et de délicatesse. — Du même auteur : *Soirée Polonoise*, op. 158, est une fantaisie-mazurka d'un caractère étonnant et quelque peu difficile. — *Le Gondolier*, de Litoff, n'est pas un grand morceau de concert, mais c'est une délicieuse pièce de salon, dont nous recommandons l'étude à celles de nos lectrices qui savent comprendre Chopin. — La polka sur *Lara*, de Maillart, par Arban, est un des plus grands succès des bals élégants de Paris.

Le Ménestrel vient de faire paraître une série de transcriptions sur le *Don Juan*, de Mozart. D'abord, la partition complète, in-octavo, piano solo, transcrite d'après l'édition originale, par Georges Bizet. Puis, *Trio des Masques*, et duo *La ci darem la mano*, par S. Thalberg ; pièce difficile. — Air de Zerline, *Batti, Batti*, transcription concertante par A. Méreaux, pour piano, violon, violoncelle et orgue. — Deux petites fantaisies, piano seul, de J. L. Battmann, se recommandent par la simplicité du mécanisme et le choix heureux des motifs.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



Voici la belle saison revenue, Florence ; Paris a des bouquetières à tous les coins de rue ; ses vitrines regorgent de coquettes nouveautés printanières, ses squares ont revêtu leur parure vert tendre, et l'on n'entend partout que gazouillements d'oiseaux.

Mais ne t'y trompe pas ! ces oiseaux-là ne sont pas les jolis hôtes emplumés qui ont choisi pour demeure les branches de tes lilas. Ce sont de pauvres prisonniers, exilés frileux de tous les pays, pouvant à peine étendre leurs ailes, dans l'étroite maison de filigrane où on les retient captifs, de pauvres petits malheureux qui, au rebours de

beaucoup d'heureux de ce monde, savent se contenter de leur situation et trouver encore un chant joyeux pour célébrer le retour de ce ciel bleu dont ils n'aperçoivent pourtant qu'un lambeau, du haut de la fenêtre où leur cage est accrochée.

Je ne vois jamais ces oiseaux-là sans envier un peu leur sagesse, ma Florence; sans surtout m'apitoyer beaucoup sur leur sort! Et Dieu sait si j'ai de l'envie et de la pitié à dépenser dans ce Paris, où il n'y a pas une maison peut-être — je dirai mieux, pas un étage! — où l'on ne trouve une ou plusieurs cages habitées.

Les Parisiennes aiment les oiseaux comme les Brésiliennes, dit-on, aiment les roses.

Il y a, à Paris, des marchands qui ne vendent absolument que des oiseaux! il y a des boutiques où l'on n'achète que des cages!

Cela ne nous empêche pas d'apprécier aussi les roses... non-seulement les roses, mais toutes les fleurs créées par le bon Dieu... (j'en appelle à tes souvenirs de Parisienne et aux éventaires parfumés qui sillonnent incessamment les rues de notre grande cité!) mais il est des choses que certaines d'entre nous préfèrent encore à ces objets de prélection.

— Lesquelles?

— Te voilà bien intriguée, ma chère curieuse!

— Les bijoux? les belles robes? les courses? les promenades?...

— Mieux que cela!... nous crois-tu donc si frivoles? Écoute un fragment de ma dernière causerie avec les compagnes que tu connais, et, tout en apprenant — si toutefois tu as conservé ce goût — comment il faut soigner tes oiseaux, tu auras le mot de cette intéressante énigme.

C'était encore réunion chez Lucie et Marie. Mais mademoiselle Berthe étant souffrante et Adrienne ne pouvant quitter sa maison ce jour-là, notre petit comité se trouvait réduit forcément à nos deux amies, à Thérèse et à moi.

— Ah! mesdemoiselles, avec quelle impatience je vous attendais! s'écria Marie, abandonnant pour accourir nous embrasser, lorsque nous arrivâmes, deux ou trois bouquins qu'elle feuilletait avec acharnement. Je suis si ennuyée, si préoccupée!...

— Préoccupée, vous! et de quoi, bon Dieu?

— Grâce aux économies que j'ai effectuées en confectionnant moi-même mes toilettes d'été, répondit Marie sans prendre garde à notre exclamation et avec un sérieux si grand, qu'il nous fit rire, je me vois, tous mes achats finis, à la tête d'un joli petit capital dont je cherche l'emploi.

Deviendra-t-il table ou cuvette?

déclama gaiement Lucie.

— Si vous achetiez des obligations turques, mexicaines, égyptiennes, comme celles dont parle toujours mon parrain l'agent de change? continua sur le même ton Thérèse. C'est amusant d'avoir part à ces emprunts, à l'aide desquels chacun peut espérer faire fortune en un coup de dé.

— En un tour de roue, plutôt!

— A propos d'emprunts, un joli mot de mon parrain, mesdemoiselles: on s'étonnait devant lui

de notre persistance inusitée à l'endroit de ces filets, *Benoiton* ou autres que nous portons depuis si longtemps. — Ce n'est pas étonnant, répondit mon parrain, c'est à cause des faux cheveux! Les dames sont comme les financiers, elles tiennent à ce que leurs emprunts soient couverts!

— Il s'agit bien d'emprunts, vraiment! interrompit Marie avec impatience. Depuis longtemps je rêve un ou plusieurs oiseaux et une de ces charmantes cages-volières si élégantes, que l'on dirait des petits palais. J'ai là de quoi réaliser ce rêve, mais mon embarras vient de ce que je ne sais quel oiseau choisir. Est-ce un oiseau d'Europe, charbonneret, bouvreuil, fauvette, rossignol, ou bien un oiseau étranger, bengali, perroquet, perruche?

— Il est de fait que voilà un terrible embarras, dis-je en souriant; mais je crois que Thérèse pourra vous servir utilement en pareille circonstance.

— C'est vrai; nous avions autrefois à Passy une volière très-bien peuplée.

— Alors, que me conseillez-vous, Thérèse? Depuis ce matin, je feuillette toutes sortes de livres traitant ce sujet, et plus je cherche, plus je suis indécise. Un rossignol me semblerait bien joli, mais...

— Mais un rossignol, à moins d'être pris excessivement jeune, vit très-difficilement en cage, et son chant y est toujours triste et plaintif. Il souffre évidemment de sa captivité. Il exige d'ailleurs beaucoup plus de soins que les autres oiseaux.

— Qu'est-ce qu'il mange? des œufs de fourmis comme ceux que le roi de Prusse envoya jadis à Jenny Lind dans un bocal d'or, afin de lui témoigner son admiration pour son chant merveilleux?

— Non, non, sa nourriture est moins délicate; quand il est prisonnier, du moins... On lui fait une pâtée composée de jaune d'œuf cuit dur, de cœur de mouton, de cœur de veau, de mie de pain et de persil haché. Il faut avoir soin aussi que la chambre où l'on accroche sa cage soit tranquille, solitaire et exposée au levant, que...

— N'en parlons plus! tout cela me semble trop difficile; pour n'être pas sûre, au bout du compte, de conserver le pauvre petit chanteur. Quand j'aurai envie d'entendre des rossignols, j'irai dans le bois de Meudon ou de Saint-Cloud, cela vaudra mieux... Et les fauvettes?... c'est si joli une fauvette, et cela chante si bien!

— Les fauvettes sont presque aussi difficiles à élever en cage que les rossignols. Elles se nourrissent de la pâtée précédente; on y joint, de temps en temps, mais rarement, de la graine de chènevis écrasée.

— Allons, je vois qu'il faut renoncer aux fauvettes comme aux rossignols.

— Les bouvreuils sont plus faciles à conserver. On les prend n'importe à quel âge et ils s'habituent à merveille à la cage. La nourriture des gros bouvreuils est du millet, de la navette et quelquefois un peu de graine de chènevis pilée. Les très-jeunes bouvreuils mangent une pâtée de mie de pain, de jaune d'œuf et de graine de navette écrasée. Cette pâtée est mouillée de lait doux et doit être plutôt trop claire que trop épaisse.

— Mais, à part son joli plumage, quelles sont les qualités du bouvreuil?

— Le bouvreuil est comme le serin, un oiseau très-familier et de fort bonne compagnie. Il gazouille plutôt qu'il ne chante, mais il répète très-bien les phrases musicales qu'on lui apprend le soir, soit à l'aide d'une flûte, soit en les sifflant seulement. Par exemple, si l'instrument est faux, l'oiseau chante faux ! Malgré ce peu d'oreille, le bouvreuil, en artiste véritable, arrange à sa guise, et avec des variations pleines de goût, les airs qui ne lui plaisent pas complètement tels qu'ils sont.

— La singulière chose ! Qu'en dis-tu, Lucie ? J'ai envie d'avoir un bouvreuil ?

— Pourquoi pas un chardonneret ? c'est si gentil et cela vit si longtemps ! Vingt, vingt-cinq ans !... c'est le doyen des oiseaux.

— Après le perroquet, dont la vie est, dit-on, de cent ans et plus. Et puis, cela chante peu, et il paraît que c'est assez difficile à nourrir.

— Mais non, répondit Thérèse. On lui donne de loin en loin, pour le régaler, de la graine de chardon, d'où lui vient son nom, et de la graine de laitue ; mais le reste du temps la graine de millet et de navette lui suffit comme aux serins.

— Au fait, interrompis-je, pourquoi n'auriez-vous pas un serin ?

— Peuh ! fit Marie d'un air dédaigneux, c'est si commun... Qu'est-ce qui n'a pas un serin ?

— Dans tous les cas, si jamais vous en possédez un, ma chère, outre le millet, la navette et l'échaudé traditionnel dont vous le nourrirez, n'oubliez pas qu'en lui faisant manger trop de sucre et trop de mouron frais (les serins en sont très-friands) vous rendriez votre oiseau malade. Il suffit de lui donner du mouron une ou deux fois par semaine en été, et tous les huit ou dix jours en hiver.

— Est-elle savante cette Thérèse ! s'écria Marie émerveillée.

— Dis donc, Marie, fit en ce moment Lucie qui achevait d'entourer de mousse un pot de ré-éda dont elle voulait décorer l'antichambre de sa mère, si tu achetais un perroquet ?

— Ou une perruche...

— Pourquoi pas un bengali ? Ce serait bien plus distingué.

— Mon Dieu, reprit Thérèse, les bengalis ne sont pas plus difficiles à nourrir que les serins, mais ils exigent d'autres précautions. Il leur faut de la chaleur, des vers de farine, car dans leur pays ils ne vivent que d'insectes. Souvent ils sont malades, languissants, ils perdent l'appétit... alors on leur fait becqueter un peu de biscuit dans du vin très-sucré ; et pourtant, en dépit de tous ces soins, ils meurent au bout de cinq ou six ans !

— Oh ! alors, tout est dit ! je ne veux pas, tous les cinq ou six ans, avoir à pleurer un oiseau favori !

— S'il en est ainsi, il ne nous reste plus que les perruches et les perroquets.

— Les perruches sont de coquettes petites bêtes, mais elles parlent moins bien que les perroquets, n'est-ce pas ?

— Sans contredit ! On ne peut leur apprendre que quelques phrases fort courtes et bien faciles. De plus, elles ne chantent pas, tandis que le perroquet a souvent un répertoire très-varié d'airs et de paroles.

— Est-ce qu'il vous serait possible de me dire comment on fait l'éducation des perroquets et quels sont les perroquets les plus intelligents, ma chère Thérèse ? Je crois décidément que c'est pour un de ces derniers que j'opterai.

— Rien n'est plus simple ! Les perroquets gris sont les moins chers et ceux qui parlent le plus facilement. Il y a ensuite les perroquets verts, mais ils sont moins intelligents et plus criards. Puis les kakatoës, vulgairement appelés catacouas ; de magnifiques bêtes, je vous assure, mais qui, ainsi que les aras, sont plus remarquables par leur plumage que par leurs talents. Supposons, maintenant, que vous ayez choisi un de ces perroquets, n'importe lequel, et que vous vouliez commencer son éducation. Je vous préviens que, pour le dresser convenablement, il faut beaucoup de patience et pas mal de temps. C'est vers le soir et toujours à la même heure, que vous devrez faire la leçon à votre élève emplumé. Pour le disposer favorablement, vous commencerez par lui donner une friandise quelconque, un fruit de son goût, une croûte, un biscuit trempé dans du vin ; puis vous couvrirez sa cage d'un morceau d'étoffe et vous lui répéterez à plusieurs reprises l'air facile ou les paroles que vous voudrez lui apprendre. Mais une chose utile à vous dire, c'est que la mémoire des perroquets ne comporte qu'un certain nombre de syllabes (huit ou neuf en général), et que si vous leur faisiez répéter des phrases de plus d'étendue, ils resteraient infailliblement au milieu du chemin. Les perroquets qui ont des jeunes filles ou des enfants pour maîtres, s'instruisent beaucoup plus vite que d'autres ; ces messieurs affectionnent tout particulièrement la jeunesse. Un excellent moyen aussi de les exciter à parler, c'est de les placer devant une glace avec de la lumière. Leur image se reflète dans le miroir, et croyant avoir affaire à l'un de leurs pareils, ils sont d'une docilité et d'une loquacité vraiment amusantes. Par exemple, de même que les enfants gâtés, le perroquet devient, si dès le principe il n'est bien dirigé, criard, capricieux, entêté et même méchant. Il imite tout ce qu'il entend, d'ailleurs : les voix aigres aussi bien que les voix douces, les paroles rudes aussi bien que les paroles gracieuses. Le meilleur moyen d'avoir un perroquet aimable est donc d'être constamment aimable soi-même. Quant à ses envies de mordre, à ses entêtements, à ses désobéissances, il faut les châtier à l'instant même en lançant au nez de l'oiseau indocile une bouffée de fumée de papier brûlé, ou bien encore un verre d'eau froide.

De plus, on doit, dans ces moments-là, toucher son élève avec hardiesse, afin de lui faire sentir toute sa supériorité. Quant à l'hygiène des perroquets, elle se réduit à peu de chose. On peut leur donner à manger de la graine de chenevis, du millet, des fruits, de la viande sans gras, de la pâtisserie, des noix, des noisettes, des amandes ; mais surtout pas d'amandes amères, car c'est un poison violent pour eux, de même que le persil, inoffensif pour les autres animaux. La viande prise en trop grande quantité leur cause des démangeaisons qui les excitent à s'arracher les plumes. Le froid les enrhumé aussi bien que la très-grande chaleur. Ils sont sujets à la goutte, à l'asthme, à l'épilepsie. Pour la goutte,

on leur donne à boire un peu de vin sucré. Pour l'asthme aussi, et de plus on leur baigne les pattes avec du vin chaud; pour l'épilepsie, on leur pratique une petite saignée de quelques gouttes à l'une des pattes. Ils aiment beaucoup à se baigner. Il faut donc qu'il y ait toujours de l'eau bien claire à leur portée.

— Eh! ma chère Thérèse, ce sont de vrais enfants à soigner! s'écria Marie. C'est égal, ce doit être bien amusant. Je crois que je choisirai un perroquet! En attendant, venez boire un verre d'eau sucrée, mon petit orateur, il y a trop longtemps que j'abuse de votre gosier. »

Mais en passant près de la fenêtre qui avoisinait la porte de la salle à manger, Marie jeta un coup d'œil dans la cour :

— Décidément, fit-elle en ouvrant, impétueuse comme une bourrasque, cette fenêtre par laquelle elle jeta dehors quelques pièces de monnaie qu'elle tira précipitamment de sa poche, décidément je n'aurai pas de perroquet! J'éprouverai, je le vois, plus de satisfaction à employer mon argent de la sorte qu'à faire répéter pendant des heures à un oiseau récalcitrant : « As-tu déjeuné, Jacquot? »

Nous courûmes à la fenêtre : une pauvre joueuse d'orgue traînant dans une espèce de caisse roulante un petit infirme enveloppé dans un lambeau de laine, ramassait les pièces jetées par Marie et lançait des regards reconnaissants à notre généreuse étourdie, qui, toute rouge d'émotion et de plaisir, referma brusquement la croisée.

Tu connais maintenant, chère Florence, le mot de l'énigme que je te proposais en commençant. Oui, ce que les Parisiennes préfèrent aux fleurs, aux oiseaux, à la parure et à mille agréables choses encore, c'est le plaisir de faire de bonnes actions! Mais que de provinciales sont Parisiennes sur ce point!

JEANNE.

MODES

Il est impossible de rien voir de plus frais et de plus élégant que les étalages des magasins de nouveautés en ce moment; dès les premiers jours d'avril, tous ont voulu fêter le retour du printemps, et nous ont offert dans leurs vitrines une immense variété de tissus légers. Je l'avoue, ma chère, que je serais bien embarrassée s'il me fallait décerner la médaille d'honneur à l'une ou l'autre de ces charmantes étoffes. Je veux cependant tâcher de te donner une idée de quelques-unes des dispositions préparées pour nos toilettes de cet été; les cretonnes imprimées ou tissées, avec rayures ou carreaux sur fond chiné ou pointillé feront de fort jolis costumes d'intérieur ou de campagne. Il y a aussi des mohairs fond blanc imprimés; il serait difficile de te dire quels dessins sont reproduits sur ces mohairs, qui ont été baptisés du nom de *Fior d'Aliza* dans quelques magasins; ce n'est pas un chiné, ni un pointillé : c'est un *petit rien* noir et bleu, noir et souci, noir et groseille, noir et violet; cette impression produit le plus charmant effet qu'il soit possible d'imaginer, aussi je t'engage à en acheter une robe avec pardessus pareil que tu feras sans manches; tu l'orneras de biais en taffetas bleu, souci, enfin de la nuance que tu auras choisie, bien

que cette nuance soit pour ainsi dire imperceptible; tu auras soin de descendre l'entournure du pardessus un peu plus bas que celle de la robe et tu la garniras de deux biais s'appliquant bien sur la manche de la robe qui doit figurer la manche du paletot; cette tendance au pardessus sans manches n'a pas encore complètement disparu, peut-être même fera-t-elle quelques progrès cette année, mais quant à présent abstenons-nous, sauf pour les paletots pareils aux robes. Les poils de chèvre, sous le nom de *long-kong*, sont charmants : figure-toi la chinure du *kokerbrocker*, en bleu, vert, groseille, souci, etc., sur fond blanc ou nuance sur nuance, mais le fond très-clair. Si l'*original* qui a servi de modèle pour cette disposition n'avait pas mes sympathies, il n'en est pas de même de la copie; cette disposition sur fond clair est des plus heureuses; on fait aussi de ces étoffes avec petit sablé sur lequel est jeté un pois, un losange ou tout autre petit semé de la nuance du sablé.

Le taffetas argenté se fait en toutes nuances, bleu, mauve, vert, etc., avec un petit broché blanc qui lui donne réellement un reflet argenté.

Parmi les foulards, j'ai remarqué aussi de très-jolis semés, des losanges, des anneaux traversés par une petite baguette, des groupes de barillettes, des petits dessins cachemire, des croisillons, des fleurettes sur fond pointillé; ces dessins sont reproduits sur toutes les nuances; quant aux rayures et carreaux, on en fait toujours de toutes dimensions et de toutes couleurs; les foulards unis seront certainement encore très-bien portés surtout en blanc et écru; j'oubliais de te signaler les rayures cachemire et les rayures sur lesquelles sont semées de petites fleurettes blanches.

Les robes d'organdi sont presque toutes à disposition imprimée; soit une large guirlande au-dessus de l'ourlet avec branche montant sur les coutures et semé de petites fleurs ou chaînes disposées en colonnes, ou large grecque dans le bas et semé de petites grecques; soit des semés de branches de corail, fleurs, chaînes brisées, triangles, des caméras, des oiseaux, voire même des *gladiateurs*; quant à ces dernières, je me figure difficilement qu'on se décide à s'en affubler. On imprime aussi sur l'organdi des dessins de guipure noire sur blanc, ou blanche et blanche et noire, sur fond de couleur.

La plupart des semés, rayures et autres dessins que je t'ai signalés sont reproduits sur les taffetas et les gazes de Chambéry. Un genre charmant, que je n'ai cependant remarqué que sur taffetas, est un broché imitant un semé d'appiques de guipure; chaque applique est accompagnée d'une fleur ou d'une branche de fleurs.

Quant aux grisailles, elles se rencontrent à profusion dans tous les étalages et sur des étoffes de toutes sortes.

J'admire ton courage, ma chère petite, d'entreprendre cet immense travail d'une robe en mousseline brodée pour madame ta cousine seulement : je trouve que tu y penses un peu tard, et, malgré ta dextérité, je crains bien qu'en deux mois tu ne puisses y parvenir; cependant Lucie, jugeant ses efforts aux tiens, je ne veux pas désespérer que vous arriviez à terminer votre œuvre de patience, aussi ferais-je mieux de te donner les indications que tu me demandes. Tu tailles cette robe de forme Impératrice, et tu disposes sur chaque couture une guirlande très-étroite sur le haut de la jupe, s'é-

largissant en descendant, tournant en rond au-dessus de l'ourlet, et se retrécissant jusqu'à la couture suivante; tu recommenceras la même guirlande sur chaque couture; il est bien entendu que les guirlandes formeront tablier, et se dirigeront en sens inverse sur chaque côté; le bord du devant de la robe sera festonné dans toute la longueur; le même feston en sens inverse complètera l'encadrement d'une guirlande que tu feras sur le lé de droite, il sera un peu plus large que le gauche afin que la broderie soit placée bien au milieu; la robe sera fermée par une petite bande rapportée à l'envers sur laquelle seront les boutonnères. Tu placeras un entredeux festonné des deux côtés avec guirlande plus petite, autour du cou sur la couture d'épaule, à l'entourure et au bas de la manche. Cette robe pourra être portée *ad libitum*, sans ceinture ou avec ceinture en ruban de couleur fermée par un chou.

On fait toujours, comme l'année dernière, les jupons pareils aux robes, mais seulement pour les toilettes non parées, car tu comprends que je ne veux pas t'engager à avoir autant de jupons que de robes. Je te recommande de charmants tissus rayés et chinés pour jupons, avec ornements imprimés imitant des guipures sur transparent, des dessins de broderies ou soulache; les rayures sont blanches et noires, blanches et grises, plus ou moins espacées et couvertes d'un petit sablé ou d'un pointillé qui rappelle un peu le knicker brocker ou la neigeuse, deux étoffes que l'on a tant portées cet hiver. Toutes ces dispositions de rayures existent aussi sans aucun motif imprimé pour les jupons à volants; on met un ou deux petits volants de six ou huit centimètres, plissés à plis creux, on les fait en étoffe pareille au jupon, ou de nuance tranchante, bordés d'un lacet, quelquefois avec de petites bouclettes de velours ou de lacet placées dans chaque creux des plis des volants, ou avec de petites guipures noires et blanches.

Les plis tiennent aujourd'hui une très-grande place dans notre lingerie et surtout les très-petits plis qui demandent à être très-bien faits; aussi on emploie beaucoup un nansouk plissé à la mécanique qui se vend au mètre. Ce nansouk est très-utile : pour corsage simple on met une bande de petit plissé, en travers, entre deux gros plis, et cela fait un ornement simple et joli; pour les tabliers et les robes d'enfants, les chemisettes et les guimpes, le nansouk plissé remplace en partie la broderie ou du moins l'économise. Ceci est, en passant, un avis aux mairaines qui, comme toi, travaillent beaucoup pour leurs fil-leules.

Je t'ai promis quelques détails sur les chapeaux ronds, mais, hélas! ils n'existent presque plus, ils se confondent tellement avec ce que l'on appelait les chapeaux fermés, qu'il est difficile de mettre une limite bien tranchée entre les deux catégories; on en fait de plats et sans bords avec une draperie en tulle qui croise devant et vient s'attacher avec une fleur ou une petite épingle en or; mais ce genre de chapeau ne peut convenir pour les voyages et pour la campagne, je t'engage à ne pas exposer ta fraîcheur de dix-huit ans aux ardeurs du soleil, en te coiffant de ces petits plateaux ronds ou carrés que l'on consent à appeler des chapeaux, puisqu'il faut bien leur donner un nom; pourtant je veux essayer de te décrire quelques-uns des nouveaux modèles de chapeaux adoptés pour cet

été; le chapeau *siamois* qui est presque plat et sans bord; il est seulement un peu arrondi sur le sommet de la tête comme une calotte; on l'orne dessus de rubans ou de velours croisés au milieu du chapeau ou de petites bouclettes placées tout autour, dessous on le borde d'une petite ruche.

Le chapeau *traveller*, qui est sans aucun doute le plus joli et le plus commode; il est d'une forme simple qui sied très-bien, la calotte est basse, trois doigts de hauteur tout au plus; les bords sont petits et plats; on l'orne de cordes ou de rubans de paille, ou bien de velours passant dans de petites boucles de paille et d'une aigrette ou d'une petite plume; le chapeau *d'Orsay* est à peu près semblable au *traveller*.

Enfin celui que je te nomme en dernier et qui n'est pas pour cela mon préféré, c'est le *tricorné*; il a pourtant été modifié et n'a plus tout à fait la forme du tricorné des gardes françaises; le bord relevé derrière est beaucoup plus étroit que ceux de côté, et la pointe placée devant baisse un peu sur le front; on l'orne généralement d'un bord en plume.

Le foulard est la véritable étoffe de la saison, et je t'engage fort à acheter la toilette complète, robe et casaque pareilles; tu crains, me dis-tu, que cette étoffe n'ait pas assez de fermeté pour faire un paletot; il est très-facile de remédier à cet inconvénient en le doublant d'une mousseline faite exprès pour ces doublures. Le foulard exige des ornements légers surtout pour l'été; ainsi, tu peux prendre des guipures noires ou blanches, des petits velours étroits, des petits rubans de taffetas, des rubans imitant la guipure sur transparent et des petits effilés *tom-pouce*; pas de passementerie ou une passementerie courante avec jais très-basse et presque imperceptible.

Les corsages blancs règnent encore cette année, et il est certain qu'on les conservera longtemps; ils rendent de très-grands services pour user les jupes privées de leurs corsages; je vois que Lucie les apprécie très-bien, mais qu'une seule chose l'inquiète, c'est qu'elle est elle-même sa blanchisseuse pour la fine lingerie, et elle voudrait ne pas être forcée de porter le corsage blanc tous les jours; aussi les corsages à basques de différentes formes en toile écrue, foulard, ou taffetas lui serviront merveilleusement. Pour mettre avec une jupe en toile de Vichy ou en piqué, elle peut faire un corsage en toile écrue, brodé en lacet noir; sa robe de mohair gris clair de l'année dernière, qu'elle avait garnie d'un ruban gris plus foncé, pourra se porter avec un corsage en foulard de nuance assortie à l'ornement de la robe. Elle pourrait faire aussi un corsage en taffetas noir que l'on peut mettre avec toutes les robes et que l'on peut porter chez soi sur un autre corsage; pour les soirées fraîches de l'été, on fait ces vêtements, à petites basques, garnis de guipure et de petites perles rondes noires ou blanches, il en est même que l'on orne seulement d'une broderie en perles blanches, je t'avoue que je trouve cela un peu original.

Les manches des corsages se font de plus en plus étroites; on commence même à remettre les manchettes par-dessus au lieu de les mettre en dedans; ainsi une fort jolie fantaisie pour l'été, et qui sera certainement adoptée, c'est d'orner la robe d'une guipure blanche sur transparent; le corsage est très-montant, le tour du cou est orné de la même guipure sur transparent; une petite guipure, légèrement

froncée autour du cou, remonte et remplace le col, le bas des manches est garni de même avec la guipure légèrement froncée au bord, et descendant un peu sur la main. Cette mode des manches étroites fera reparaître les manchettes que nous tenons cachées aujourd'hui malgré leurs jolies broderies.

La chemisette blanche fait, et fera encore cet été, partie importante de la toilette des habies, soit qu'on leur mette la robe princesse décolletée, la jupe avec petite veste ou avec bretelles; je te conseille même, pour les moments de grandes chaleurs, de laisser à ta filleule la chemisette montante et à manche longue; il est certainement charmant de voir ces petites épaules et ces petits bras potelés nus, mais je ne vois pas de nécessité de laisser brûler par le soleil ces peaux si délicates. La chemisette décolletée, à manche courte, est fort bien pour toilette d'intérieur ou pour dîner de famille. La robe princesse sera adoptée généralement pour les enfants, sans manches pour les petites et grandes fillettes; et pour les petits garçons jusqu'à quatre ou cinq ans, avec

manches courtes, plates et ornement placé en sautoir ou la robe ouverte en biais.

Les chapeaux pour ce petit monde diffèrent peu de ceux de l'année dernière : le demi-melon, le chapeau marin à petit bord, la toque russe ou la toque écossaise; quant aux chapeaux ronds, sans bord ni fond, et aux chapeaux siamois, ils sont spécialement réservés aux petites filles.

La petite veste avec pantalon et gilet pareils, en drap léger ou coutil chiné, feront encore la base de la toilette des petits *messieurs* ayant quitté la robe; la jupe plissée, avec veste ouverte ou à revers, est, cependant, une très-jolie et indispensable transition entre le costume baby et le pantalon, objet de la convoitise de ces petits personnages si empressés de paraître des *Messieurs* ! Surtout, chère petite, ne va pas me dénoncer auprès de ton petit frère, Charles, qui te tourmente déjà pour abandonner le jupon, ou plutôt persuade-le que ce conseil est dicté par l'affection que porte, à tous ceux qui le touchent,

Ton amie,

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Dessus de lit pour baby, écusson avec M. G. — 2, C. E. pour drap — 3, Mouchoir — 4, *Julie* — 5, H. A. enlacés — 6, A. G. enlacés — 7, J. A. enlacés — 8, C. M. B. enlacés — 9 et 10, Parure — 11, M. B. P. — 12, O. D. pour taie d'oreiller — 13, *Jeanne* — 14, *Léonie* — 15, M. B. enlacés — 16, *Germaine* — 17, *Lise* — 18, L. M. enlacés, couronne de comte — 19, *Sophie* — 20, C. A. enlacés — 21 et 22, Parure Shakespeare — 23, D. B. pour taie d'oreiller — 24, *Joséphine* — 25, L. D. — 26, S. G. enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 7, Robe princesse pour petite fille de trois à cinq ans — 8 à 11, Bonnet de nuit — 12, Quart d'un dessus de guéridon en appliques — 13, Dessin de tapisserie *use-laines* — 14 et 15, Carrés en filet guipure — 16 à 17, Dentelles au crochet faites en travers.

COTÉ DES BRODERIES

1, Dessus de lit pour baby, écusson avec M. G., application de nansouk sur gros tulle.

2, C. E., pour drap, plumetis et pois.

3, Mouchoir, feston et cordonnet; on peut dans l'un des angles supprimer la fleur de l'écusson et mettre le chiffre en rapport avec le dessin du mouchoir.

4, *Julie*, anglaise, plumetis.

5, H. A. enlacés, plumetis et cordonnet.

6, A. G. enlacés, plumetis.

7, J. A. enlacés, plumetis et cordonnet.

8, C. M. B. enlacés, plumetis et cordonnet.

9 et 10, PARURE sur toile ou nansouk, plumetis et pois à la minute; une partie du dessin peut se faire en point de poste.

11, M. B. P., plumetis et cordonnet.

12, O. D., pour taie d'oreiller, feston, plumetis et cordonnet.

13, *Jeanne*, anglaise, plumetis et cordonnet.

14, *Léonie*, gothique, plumetis et cordonnet.

15, M. B., anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

16, *Germaine*, anglaise, feston, cordonnet et pois.

17, *Lise*, anglaise, plumetis et cordonnet.

18, L. M. enlacés, couronne de comte, plumetis et cordonnet.

19, *Sophie*, gothique, plumetis et cordonnet.

20, C. A. enlacés, plumetis et cordonnet.

21 et 22, PARURE Shakespeare, broderie mexicaine sur nansouk, en soie noire très-fine; on pose la doublure après avoir fait la broderie.

23, D. B., romaine, pour taie d'oreiller, plumetis, feston, cordonnet et pois.

24, *Joséphine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

25, L. D., anglaise, point de poste, et point à la minute.

26, S. G. enlacés, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 7, ROBE princesse pour petite fille de trois à cinq ans.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Petit côté du dos.

4, Dessous du bras.

5, Bande du devant.

6, Croquis, devant.

7, Croquis, dos.

Cette petite robe peut être faite en piqué, alpaga ou mohair avec broderie russe et broderie mexicaine en cordonnet noir ou de couleur; l'encolure, l'entournure et le bas de la jupe sont bordés d'un petit volant tuyauté en ruban n° 3, de la nuance de la broderie; on peut remplacer la broderie par un entredeux en guipure sur transparent de couleur; avec cette disposition la robe pourra être en nansouk ou en foulard uni.

8 à 11, BONNET DE NUIT.

8, Moitié du bonnet.

9, Moitié de la coulisse.

10, Moitié du bavolet.

11, Croquis.

Taillez votre étoffe en double sur le patron n° 8, en plaçant le biais sur la ligne ponctuée formant le milieu du bonnet, ajoutez ce qu'il faut pour les quatre plis; lorsqu'ils sont faits, vous remplacez l'étoffe sur le patron pour l'égaliser; ajoutez au patron n° 9 un rempli qui sera ourlé sur la ligne pointillée, faites un large oillet au milieu de l'ourlet pour passer les deux bandes formant coulisse; fixez le bonnet au morceau n° 9, en suivant les lettres de raccord, frônant le bonnet de A à C, piquant le n° 9 sur la partie froncée et sur le côté de A à B. Devant vous posez une petite bande en droit fil pour le faux ourlet; vous garnissez le bonnet d'une bande festonnée ayant 5 centimètres de hauteur; le bavolet n° 10 est garni d'une bande festonnée de même, mais ayant seulement 3 centimètres et demi de hauteur; le bavolet est froncé sur la piqure de la coulisse en suivant les lettres de raccord.

12, QUART d'un dessus de guéridon en appliques de drap. (Consultez le Petit Manuel, page 29.) Ce dessin est disposé pour être exécuté sur drap rouge; il est facile de changer la nuance des appliques si l'on fait le dessus de guéridon sur fond d'une autre nuance. Tout le travail en *points d'épine*, *points lancés*, *points croisés* et *points noués*, est fait en soie d'Alger que l'on a dédoublée, et dont on prend deux fils.

L'étoile du milieu est blanche avec semé de points lancés noirs; au milieu de cette applique vous placez une applique bleue, dont vous avez le quart sur le dessin; cette applique est bordée d'un petit lacet ponceau maintenu par des petits points noirs, et bordé d'un rang de points lancés noirs; aux quatre angles vous faites une petite gerbe en points lancés ponceau; les points noués à l'extrémité des points lancés et le lien de la gerbe sont en soie noire. L'applique blanche est bordée d'un lacet noir maintenu par des points noirs; le bord en zigzag est noir; un lacet blanc, maintenu par des points bleus, entoure les appliques noires, dont la pointe entre dans le creux de l'étoile blanche, et forme feston au-dessous de la branche de l'étoile; le zigzag intérieur est blanc, celui de l'extérieur est bleu; l'espace resté libre entre le lacet noir et le lacet blanc est garni par de grands points lancés blancs retenus au milieu par des points croisés noirs fixés à la croix par un petit point bleu. Les petites branches au creux et à la pointe des appliques

noires sont en points lancés blancs, avec points noués bleus à l'extrémité; au milieu de l'applique noire vous placez une petite applique blanche fixée au milieu par un point croisé bleu, au milieu duquel vous faites un point noué mais; la fleur est, en outre, maintenue par des points lancés, bleus à l'extrémité des pétales et mais au creux.

Le grand encadrement du tour est formé par deux petits lacets noirs fixés avec de la soie mais, l'intervalle qui sépare ces deux lacets est rempli par un lacet blanc, retenu par des points noirs, ce lacet serpente tout autour; dans les creux vous posez de petits ronds en drap noir, avec point croisé en soie mais au milieu; le bord est maintenu par des points bleus. Le lacet noir extérieur est bordé de trois rangs de points lancés en zigzag; le premier est noir, le deuxième vert et le troisième blanc; les deux points lancés dans les creux du rang blanc sont noirs. Le lacet noir intérieur est bordé d'un rang de points lancés bleus formant zigzag; les deux points au creux des dents sont mais, les petites branches de trois points, placées de distance en distance sur ce rang sont en soie bleue avec points noués mais. Il est facile de suivre les nuances en consultant la planche sur laquelle à peu près toutes sont désignées, nous n'allons donc ajouter que les quelques désignations manquant sur le dessin: les points lancés sur le cœur en applique noire sont rouges; le lacet est maintenu par des points blancs; le lacet qui encadre le cœur jaune est fixé avec des points blancs; les points croisés sur le jaune sont noirs, retenus au milieu par un point bleu. Les petites branches de trois points aux deux extrémités de l'applique noire sont faites avec de la soie blanche, les points noués en bleu; à l'extérieur de l'applique jaune les points sont noirs avec points noués mais; la petite fleur noire, placée au milieu du carré bleu posé sur le rond blanc, est fixée par des points noirs; le lacet rouge bordant le carré est fixé par du noir, les gerbes sont en soie rouge avec points noués noirs; à l'extérieur du carré, dans la gerbe entre chaque point rouge, vous faites un point noir; le lacet blanc bordant l'applique verte, dont on ne voit que la moitié, est fixé par du noir; la branche avec points noués mais est noire.

Dans l'intérieur du rond au-dessous de l'applique verte, vous placez un cœur noir semblable à celui qui est au milieu du cœur jaune. La contre-bordure est formée par un large lacet noir sur lequel vous faites un point d'épine (page 27 du Petit Manuel) en soie mais.

Nous publierons le mois prochain le lambrequin assorti. On peut garnir le dessus de guéridon soit avec le lambrequin, soit avec une frange dans laquelle seront toutes les nuances employées pour la broderie.

13, Dessin de tapisserie *use-laines*.

Ce dessin, tiré d'une des nombreuses mosaïques de l'Alhambra, se fait en laine noire, puis on place les différentes nuances que l'on a à sa disposition de manière à les harmoniser le mieux possible. Le dessin ayant été placé de côté par erreur, tournez la planche sur le côté pour exécuter le modèle.

14, Carré en filet guipure pour jupon. Consultez le Petit Manuel du Journal des Demoiselles, page 14.

Commencez par faire une *roue* dans le petit carré qui se trouve placé au centre ; la roue sera très-petite, puisqu'elle n'occupera qu'un carré au lieu de quatre qu'elle occupe habituellement ; il faut pour cela attacher le fil dans l'un des nœuds de ce carré, puis dans le nœud placé à l'autre angle en biais, ensuite vous revenez au centre en passant deux fois l'aiguille sous le fil, vous attachez le fil dans un autre angle, vous redescendez en passant l'aiguille deux fois sous le fil, vous passez le fil dans le quatrième angle, vous revenez au centre pour faire la petite *roue* et vous terminez en retournant à l'angle où vous avez commencé à attacher le fil. Ensuite vous faites l'étoile composée des huit points de *cône* ; puis les quatre carrés qui sont remplis par un point croisé, et que vous pouvez faire en passant d'un *cône* à l'autre ; vous avez votre fil à la pointe du *cône*, vous le passez à l'autre angle du carré, en biais, et vous revenez à la pointe du *cône* après avoir passé alternativement en dessus et en dessous des quatre fils qui se joignent au nœud du filet, vous redescendez le fil dans le *cône*, et après avoir fait le *cône* suivant, vous terminez le point croisé dans le carré placé entre ces deux cônes et en passant alternativement en dessus et en dessous de tous les fils que vous rencontrez. Ensuite vous faites les huit points de *reprise en angle*, placés aux quatre coins des carrés sur lesquels est formée l'étoile, puis vous terminez par le *point d'esprit* qui encadre tout le dessin. Séparez ces carrés par des carrés à plis.

15, CARRÉ en filet guipure.

Commencez par une *roue* comme le carré n° 14 ; puis vous faites les points de *reprise en angle* placés aux angles du carré sur lequel vous avez fait la petite roue ; ceux qui sont dans les quatre angles en dehors du dessin, peuvent se faire en même temps en jetant le fil en biais dans les deux carrés ; ensuite vous faites les losanges qui se trouvent dans l'intervalle et qui se font en *point de feston*. Puis vous terminez par le *point d'esprit*.

16, DENTELLE au crochet.

Faites une chaîne de 20 mailles. Les 3 dernières mailles-chainettes feront la première bride du premier rang.

1^{er} RANG. — 1 bride en piquant le crochet dans la 4^e maille-chainette — 7 fois : (1 maille-chainette — 1 bride en laissant 1 maille d'intervalle dans le bas) — 1 bride dans la dernière maille-chainette ; vous aurez ainsi 2 brides à côté l'une de l'autre sans intervalle.

2^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 2^e bride du rang précédent — 7 fois : (2 brides prises dans un jour du rang précédent) — 1 bride prise entre les 2 dernières brides du rang précédent.

3^e RANG. — 5 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la première bride du rang précédent — 5 fois : (2 mailles-chainettes — 1 bride en laissant 2 mailles d'intervalle dans le bas) — 1 bride prise entre les 2 dernières brides du rang précédent.

4^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise entre les 2 premières brides du rang précédent — 5 fois : (3 brides prises dans un jour du rang précédent) — 7 fois : (1 maille-chainette — 1 bride prise dans l'anneau formé par les 5 mailles-chainettes

au commencement du rang précédent) — 1 maille-chainette — 1 maille passée entre les 2 premières brides du rang précédent.

5^e RANG. — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans un jour du rang précédent) — 1 maille passée dans la première bride placée immédiatement après le dernier jour du rang précédent — 3 mailles-chainettes pour former une bride — une bride dans la maille suivante — 7 fois : (1 maille-chainette — 1 bride en laissant 1 maille d'intervalle) — 1 bride entre les deux dernières brides du rang précédent.

Retournez au 2^e rang.

17, DENTELLE au crochet, en travers, imitation de guipure.

Faites une chaîne de 17 mailles.

1^{er} RANG. — 1 bride dans la 9^e maille en partant de celle placée sur le crochet — 1 bride dans la maille suivante — 4 mailles-chainettes — 1 bride en laissant 4 mailles d'intervalle dans le bas — 1 bride dans la maille suivante.

2^e RANG. — 3 mailles-chainettes formant la première bride — 1 bride dans la 2^e bride du rang précédent — 4 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des deux brides du rang précédent — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la dernière bride du rang précédent.

3^e RANG. — 7 mailles-chainettes — 1 bride dans la première bride du rang précédent — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des deux brides du rang précédent — 4 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des 2 dernières brides du rang précédent.

4^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 2^e bride du rang précédent — 4 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des 2 brides du rang précédent — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la dernière bride du rang précédent — 4 fois : (3 mailles-chainettes — 1 bride double dans l'anneau formé par les 7 mailles-chainettes du rang précédent) — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille-chainette dans laquelle est prise la dernière bride du 2^e rang.

5^e RANG. — 5 fois : (1 demi-bride — 2 brides — 4 mailles-chainettes — formez un picot en faisant une maille passée dans la dernière des deux brides — 1 bride — 1 demi-bride — ces 5 mailles sont prises dans un jour du rang précédent) — 1 maille passée dans la bride du rang précédent qui se trouve immédiatement après le dernier jour — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des deux brides du rang précédent — 4 mailles-chainettes — 1 bride dans chacune des deux dernières brides.

Retournez au 2^e rang.

PETITE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Fond crochet ou filet brodé, pour rideau, store, dessus de lit, etc.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Fond pour pantoufle, pochette à ouvrage, coussin, chaise d'enfant, etc.

2, Bande pour encadrement de rideau et portière, fauteuil, coffre à bois, coussin, etc.

TAPISSERIE COLORIÉE

Chaise genre Louis XIII.

Dessin de M. Roguier, 64, rue de Rambuteau.

Tout le dessin d'ornement en or doit être exécuté en soie d'Alger ; la chaise sera d'un effet très-riche en la faisant entièrement en soie.

GRAVURE DE MODES

Toilette de mariée. — Robe Impératrice en tulle blanche ornée devant sur les coutures de perles disposées en échelle, de chaque côté est posée une petite ruche en tulle illusion ; devant, la robe est fermée de l'ourlet du bas à l'encolure par des boutons ayant chacun une petite grappe de boutons de fleur d'oranger ; l'ornement des manches est assorti à celui de la robe. — Parure Shakspeare en Angleterre. — Voile en tulle illusion, guirlande de fleurs d'oranger avec cache-peigne.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas avec berthe carrée, ornée de velours noir. — Chemisette en mousseline avec entredeux de valenciennne. — Bottines en satin turc.

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard à semé de croisillons, ornée dans le bas de grands croisillons en taffetas garnis d'une dentelle très-basse. — Corselet avec bretelles et ceinture en taffetas, orné de la même petite dentelle que les croisillons de la jupe. — Chemisette en tulle avec entredeux sur transparent.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 15 Mai les patrons suivants :

Jupe à pointes.

Jaquette d'été pour homme.

Corsage à basque pour jeune fille de seize à dix-huit ans.

Casaque pour petite fille de douze ans.

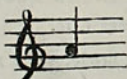
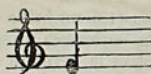
Corselet id. id. id.

Erratum. — Page 121, au lieu de *Journal du Dimanche*, c'est *Journal des Demoiselles* qu'il faut lire.

Le mot du Logogriphe d'Avril est : **EMILIE**, où l'on trouve : **Miel** — **Lime** — **Elle** — **Mil** — **Émille** (Paul) — **Élim**.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : **A** jeune cheval, vieux cavalier.

RÉBUS





Couper, fils aîné, r. des Fossés St. J. Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Mathématis.

24^e année. Mai 1866.

Bruxelles Desterbecq Rue du Cassin 8^{bis} Porte de Cologne

S B Fuller 61 Pall Mall London

N° 1

Amsterdam Desterbecq Vyzeistraat 1. 349

